REDACTION
49 Avenue Howard,
Edmonton
Ce journal est publié tous les jeudis par la "Compagnie de Publication du Courrier de l'Ouest, Ltée."
Abonnement annuel:
Canada. . . . . . . . . . . $1.00
Etats-Unis . . . . . . . . 1.50
Europe. . . . . . . . . . 10 frs.

# LE COURRIER DE L'OUEST

TARIF DE LA PUBLICITE
Toutes les communications concernant la publicité et la rédaction doivent être adressées
Boite postale 98. Tél. 1675
Edmonton
Les taux d'insertion d'annonces sont envoyés sur demande.

NUMERO 11. EDMONTON, JEUDI, 19 DECEMBRE 1912 FONDE EN 1905.

## CHRONIQUE POLITIQUE

Ainsi que nous l'avions prévu dans notre article de la semaine dernière, Sir Wilfrid Laurier a pris pour thèse, dans sa réponse au discours de M. Borden, les quelques arguments qui, pour nous libéraux, sont absolument irréfutables. Ces arguments sont, tout bien pesé, au nombre de trois.

**PREMIERE OBJECTION**

La proposition Borden n'est pas la proposition Borden. Elle n'est pas de lui. Souvenez-vous, libéraux: Dès 1897, M. Chamberlain, alors ministre du Royaume-Uni fit à la première conférence navale une proposition de contribution par les colonies qui fut "repoussée." En 1902, M. Chamberlain revint à la charge, et faisait proposer au Canada, par l'entremise du ministre des colonies d'alors, lord Selborne, le principe de la contribution. Sir Wilfrid répondit alors par les idées qu'il n'a cessé de soutenir et de défendre: à savoir "que le Canada préférait organiser, lorsque ses moyens le lui permettraient, sa marine navale."

En 1907, la résolution du Dr Smart proposant aux colonies de se décider soit pour une marine autonome soit pour une contribution, "était repoussée" par le cabinet Laurier parce que précisément, "elle comportait la possibilité d'une contribution en argent."

Enfin, en 1909, l'hon. Geo. Foster proposa soit d'offrir gracieusement un dreadnought, soit de contribuer à la défense impériale par une certaine somme d'argent. Il y eut une discussion, "à laquelle prit part M. Borden," et d'où sortit la résolution du 29 mars 1909, résolution très explicite, où des deux côtés de la Chambre, on déclarait que "le système des contributions en argent n'était pas la solution la plus satisfaisante de la question de la défense."

Ainsi, la proposition Borden n'est pas de lui. Elle ne fait que délayer les propositions antérieures, un peu rajeunies, et qu'encadrer la mémoire des lords de l'Amirauté.

**DEUXIEME OBJECTION**

M. Borden nous dit que cette contribution d'urgence sera exceptionnelle, accidentelle; mais il y aura là un précédent bien dangereux. Les raisons de cette contribution sont en somme le développement des armements européens et la marche logique et continue des rivalités maritimes anglo-allemandes, pour ne parler que de celles-là. Et alors que répondrons-nous si l'année prochaine, ou dans deux, trois, cinq ans, on nous demande une autre contribution, basée sur les mêmes raisons, encore accrues et devenues plus fortes? Il est donc ridicule de nous présenter le fait d'une contribution actuelle comme isolé et exceptionnel.

**TROISIEME OBJECTION**

La proposition Borden est contraire au principe de la résolution du 29 mars 1909. Vous vous souvenez de cette résolution désormais célèbre: elle disait que la seule manière convenable pour le Canada de faire sa part dans la défense navale de l'empire était de se créer "une force navale à lui," qui pourra coopérer avec la flotte impériale.

Telles sont les trois objections fondamentales que Sir Wilfrid a longuement et clairement développées dans son remarquable discours en réponse à la proposition Borden.

Et ce ne sont pas les seules. Le fait de contribuer constitue à lui seul un recul d'au moins cinquante ans sur le désir commun à tous les vrais Canadiens de faire partie d'une vraie nation, fille de l'Angleterre. Cette proposition, détruisant tous les efforts du parti libéral en vue de renforcer notre autonomie nous ramène au rang inférieur et secondaire de simple colonie de l'Angleterre. Il faut donc bien reconnaître que si le Canada consent au principe de la contribution, il servira la politique des torys qui tend à "l'unification de l'empire et la complète destruction de l'oeuvre de décentralisation et d'autonomie coloniales."

Une autre objection de deuxième plan, quoique importante, est le fait que l'Angleterre par la voix des lords de l'Amirauté, ne nous demande nullement une contribution. Nous avons cité, dans notre article de la semaine dernière, le passage du mémoire de l'Amirauté, affirmant fièrement que l'Angleterre était prête à faire face à n'importe quelle coalition. Mentionnons encore l'opinion de lord Chas. Beresford, qui concorde si intimement avec celle de notre chef libéral, et d'après laquelle le Canada doit surtout avoir en vue la protection de ses côtes et de ses voies maritimes, par le moyen de mines flottantes, de croiseurs et de destroyers, plus que par l'offre de dreadnoughts, lesquels seront incapables d'arriver à temps à notre défense si nous étions attaqués.

Le discours de Sir Wilfrid reflétant exactement les opinions que nous avons émises, dura près d'une heure et demie et recueillit sur les bancs libéraux et même sur certains bancs conservateurs, une approbation chaleureuse et enthousiaste.

Quand enfin un peu de silence se fit, le Dr M. Clarke, député de Red Deer, se leva et entonna l'hymne national qui fut repris en choeur par tous les députés debout.

Le discours de M. Hazen, ministre de la marine et des pêcheries, développa surtout, en réponse au discours de Sir Wilfrid, des critiques secondaires et qu'il serait aisé de réfuter. M. Hazen prétendit que si nous avions construit notre flotte au Canada, elle aurait été démodée et hors d'état de servir, avant son achèvement. C'est, dit-il, l'avis formel de l'amiral Kingsmill et du commandant Roper qui a rapporté la question.

Le troisième orateur fut l'hon. Geo. Graham qui, brillamment et avec toutes sortes de détails, traita du point de vue constitutionnel; il montra comment le système des contributions ramènerait le Canada aux jours anciens où les colonies étaient dirigées par Downing Stret, et mit en défi le gouvernement de passer le bill de redistribution et de se présenter devant le pays.

L'hon. Ph. Pelletier, dans un discours trop long qui empiéta même sur la séance suivante, parla des difficultés qu'aurait rencontrées le gouvernement libéral de recruter ses propres marins.

Par exemple, il ne nous dit pas comment l'Angleterre fera face elle-même à la crise de son propre recrutement ! Le ministre des postes, fréquemment interrompu par plusieurs de ses compatriotes, s'efforça d'établir que le projet Borden équivaut en somme au prêt à l'Angleterre de navires qui nous seront rendus plus tard. Tout ce que nous perdrons, dit-il, est l'intérêt de l'argent que nous aurons prêté.

On se demande avec stupéfaction comment de telles déclarations peuvent même être faites à des gens intelligents. Elles sont pires même que des insultes au bon sens et à l'expérience; elles indiquent des efforts avérés pour faire servir un monceau de mensonges au but politique de tromper le peuple; elles marquent un mépris vraiment inouï des consciences et des cerveaux canadiens. A qui l'hon. Pelletier fera-t-il croire, par exemple, que les dreadnoughts offerts à l'Amirauté nous reviendrons un jour? Nous reviendront-ils le jour où ils seront déclassés, impropres au service, ou sous forme de bateaux-prisons, bateaux-chantiers, ou bateaux-hôpitaux? D'autre part, s'il est assez exact, comme l'affirmait le ministre des Postes, que les combats décisifs se livreraient, en cas de conflit européen, dans a mer du Nord, n'est-il pas plus xact d'affirmer que l'Angleterre, n cas de guerre est à la merci 'non d'une attaque directe, mais d'un blocus qui l'affamerait? Ainsi se trouve justifiée l'opinion libérale qui est celle des marins les plus distingués de la Grande Bretagne, à savoir que le Canada apporterait une bien meilleure aide à l'Empire en défendant lui-même ses côtes et ses voies commerciales en vue d'un ravitaillement d'urgence de la métropole. La voilà bien l'urgence; mais ce n'est pas la prétendue urgence de M. Borden, si spirituellement ridiculisée par le billet de Graindorge reproduit un peu plus loin. C'est la vraie urgence d'un vrai secours à la mère-patrie. Sachons lui offrir ,non point un argent "que nous emprunterons forcément aux Anglais ou aux Français, au taux qu'ils voudront mais le cadeau bien plus utile de notre farine et de nos bêtes de boucherie par des voies que nos efforts devront rendre sûres, à l'abri d'une attaque ou d'un coup de main.

LE LIGUEUR.

## L'URGENCE DE M. BORDEN

Depuis le temps que M. Borden nous parlait d'urgence, nous savons enfin en quoi cette urgence consistait pour lui.

Après l'inquiétude, et nous dirons même l'épouvante que les conservateurs ont cherché à créer dans certains milieux, en représentant l'empire dans un péril imminent, le texte cité par M. Boren en cette circonstance est d'une simplicité et d'un limpidité toutes comiques.

A entendre les orateurs impérialistes qui voulurnt hypnotiser le peuple canadien pour lui faire verser ses deniers dans la caisse impériale, l'empire courait les plus grands dangers et nous suppliait de lui venir en aide.

On a vu ce qui en était, par le discours de M. Borden.

L'Amirauté, dans son rapport, ne se réclame d'aucune urgence, d'aucun besoin.

Elle se contente de dire, en substance:

—Puisque vous m'offrez quelque chose, et que vous me demandez de choisir moi-même ce qui me plairait davantage, je vous propose de me donner des "dreadnoughts." Vous aviez parlé de construire une marine; mais il paraît que ça ne vous va plus. Puisque vous revenez me voir de nouvau, je réitère ma proposition de "dreadnoughts"; mais il est bien entendu que je ne vous demande rien, c'est une suggestion que je fais en réponse à votre demande.

Voilà toute l'urgence sur laquelle se base M. Borden.

La réponse de l'Amirauté, c'est celle du monsieur à qui vous voulez faire un cadeau et qui répond:

— Puisque vous m'offrez quelque chose et que vous m'en laissez le choix, envoyez-moi donc des livres, ou une montre!

Et c'est au nom d'une réponse de ce genre que l'on a invoqué l'urgence, le péril imminent, la menace terrible de la disparition de l'Empire anglais.

Non, décidément! M. Borden a voulu rire de nous.

GRAINDORGE.

(Du Canada).

## AVIS A NOS LECTEURS

Messieurs P. E. Lessard et A. Boileau, faisant affaires sous la raison sociale "Imperial Agencies Limited" désirent informer leurs clients et amis qu'ils viennent de recevoir une somme considérable de capitaux belges pour placer dans l'immeuble à Edmonton et ils seront heureux de recevoir des listes de lots vacants à vendre.

Nos lecteurs pourront donc profiter de cette occasion s'ils ont quelques propriétés sur lesquelles ils voudraient réaliser. L' "Imperial Agencies" achètera plutôt des petites proprités, de $200 à $5,000.

## LA GUERRE DES BALKANS

### Le bombardement des Dardanelles

**Londres, 17 — Ce matin à la première heure une très grande bataille navale s'est engagée entre les flottes grecques et turques auprès de l'entrée des détroits. Le bombardement, très nourri, s'entend d'une très grande distance. On ne connaît pas encore le nombre de vaisseaux qui y sont engagés.**

* * *

Ainsi que le confirme la dépêche précédente, les Grecs ont refusé de signer tout armistice et continuent les hostilités.

Une dépêche d'Athènes, datée du 13 décembre, annonce que l'armée grecque qui opère dans l'Epire, sous la direction du général Sapountsakis, a commencé un mouvement offensif qui à l'heure actuelle s'étend considérablement, particulièrement à l'ouest. Après des attaques répétées, les troupes grecques enlevèrent à la pointe des baïonnettes les positions avancées des Turcs à Vistli. Elles capturèrent trois canons à tir rapide, une grande quantité de matériel de guerre et un grande nombre de tentes.

Le général Sapountsakis télégraphie de Pentepigedia que ses troupes combattirent avec fureur toute la journée. Voulant détourner vers le rivage une portion des troupes turques de Janina, deux bataillons grecs, soutenus par 4 canons d'artillerie de campagne, furent débarqués à Santiquaranta, au nord-ouest de Janina. La diversion ainsi tentée fut suivie d'un plein succès. Les Turcs envoyèrent contre le détachement grec 8 bataillons et 2 batteries d'artillerie de siège. Mais, après une légère escarmouche les soldats grecs furent réembarqués et partirent pour u nautre point de la côte de l'Epire.

Les Grecs ont perdu 5 tués et 19 blessés.

D'une manière générale, les opérations grecques en Epire se sont révélées très sanglantes. On parle de plus de 200 blessés grecs dans une seule bataille.

**LES NEGOCIATIONS POUR LA PAIX**

Londres, 13 — Les délégués grecs, serbes et monténégrins sont arrivés ici hier soir. Ils furent reçus à la gare de Charing-Cross par un grand nombre de leurs nationaux, au milieu d'ovations enthousiastes. Les délégués bulgares qui étaient déjà arrivés, ont élu domicile à l'hôtel Ritz-Carleton, dans les mêmes appartements occupés récemment, avant sa mort, par le baron Marshall von Bieberstein, ambassadeur d'Allemagne à Londres. Les Serbes et les Monténégrins sont descendus à Hyde Park. Quant aux délégués grecs, ils ont retenu 32 chambres dont 8 pour leurs secrétaires à Claridge Hotel. On attend incessamment l'arrivée des délégués turcs.

Le premier ministre grec Venizelos, de retour hier soir de Folkestone, et interviewé par le Dr E. F. Dillon, a nié qu'il y ait eu aucun massacre de Roumains par les troupes grecques. Il s'est élevé énergiquement contre les bruits qui courent au sujet d'une rupture probable entre les Grecs et les autres alliés des Balkans. De fait, il semble bien qu'ici encore, la diplomatie des états balkaniques ait été plus fine et plus habile qu'on ne l'eût généralement supposé. En présence d'une armistice dont l'armée bulgare, très éprouvée, avait le plus grand besoin, il semble que les alliés aient suscité et encouragé la décision de la Grèce de ne pas signer d'armistice. La Grèce, par sa flotte, était dans la mer Egée et les Dardanelles la seule garantie contre l'expédition des renforts turcs d'Asie Mineure; et d'autre part, grâce à sa situation géographique qui ne la met en contact avec aucune grande puissance européenne, la Grèce était seule capable de prendre une telle attitude sans crainte de complications diplomatiques. Il y a là un jeu très serré un machiavélisme très profond et supérieurement habile que nous pouvons offrir en exemple à n'importe laquelle de nos chancelleries européennes.

**LES RELATIONS AUSTRO-SERBES**

Les rapports entre l'Autriche et la Serbie ont passé par bien des fluctuations. Remarquons tout d'abord que l'attitude de l'Autriche a été d'une provocation stupéfiante quand on considère les causes de faiblesse et les différences ethniques de la monarchie dualiste. Le remplacement du ministre de la guerre actuel par un général sorbophobe, résolu à solutionner par les armes tout conflit avec la Serbie a été le premier pas dans la voie des provocations. Mais ce n'est pas tout. L'autriche fait arrêter sans distinction tous les hôtes serbes en voyage dans l'empire de François Joseph; elle feint d'attacher à l'histoire de la disparition du consul autrichien de Prizrend une importance qui a été officiellement démentie par les faits de l'enquête; la mobilisation hâtive des réserves austro-hongroises, et leur répartition le long de la frontière serbe ne saurait plus longtemps être considérée comme une simple coïncidence. Enfin, le ton des journaux viennois est parfaitement insupportable. A part de très rares exceptions, la presse de Vienne semble avoir pris à tâche de provoquer la Serbie. La crise financière éprouvée actuellement par les états des Habsbourg ajoute encore à l'amertume des commentaires des journaux. Le chiffre de 120 millions de dollars que l'on cite comme montant des dépenses de mobilisation autrichienne ne semble pas exagéré. Partout le marché se montre incertain, difficile, et la panique récente des banques galiciennes, obligées de rembourser 45 millions de dollars en quelques jours, a porté l'excitation à son comble.

Du côté serbe, au contraire, nous constatons avec plaisir une dignité et une prudence qu'on ne saurait trop louer quand on connaît la chaleur du sang serbe, et la valeur de ses revendications. La presse serbe s'est contentée d'avertir les journaux autrichiens que la Serbie ne tolèrerait pas indéfiniment ses provocations. "Si les Autrichiens veulent nous acculer à la guerre, disait l'autre jour un organe officieux de Belgrade, ils nous trouveront prêts à lutter jusqu'au bout, à dépenser notre argent jusqu'au dernier centime, à verser jusqu'à la dernière goutte le sang de nos hommes, de nos femmes et de nos enfants. Si l'Autriche doit conquérir la Serbie, elle ne le fera qu'après avoir transformé ce pays en un désert immense d'où toute habitation, toute âme vivante auront disparu." De telles paroles indiquent bien la volonté arrêtée du cabinet de Belgrade d'obtenir les légitimes compensations que ses armes victorieuses lui ont gagnées.

A plus d'une question qui lui étaient posées, M. Pachitch, ministre de Serbie, a répondu que la question du débouché serbe sur l'Adriatique était, pour la nation qu'il représente une question absolument vitale; mais que la Serbie était prête à faire à l'Autriche toutes les concessions compatibles avec sa dignité. L'Autriche recevra libéralement du roi Pierre toutes les garanties de nature à apaiser ses craintes au sujet des intérêts autrichiens dans l'Adriatique.

En dépit de l'espoir qu'on entretient dans les chancelleries de cord durable sans effusion supréglér à l'amiable sur de telles bases, il faut bien reconnaitre que la paix est encore à la merci d'un incident.

La diplomatie française, que dirige avec beaucoup de tact M. Poincaré, devra s'employer, d'accord avec les cabinets anglais et russe, à obtenir de l'Autriche une attitude plus conciliante, mieux en rapport avec les sentiments de l'Europe et les sympathies nombreuses qu'ont recueilli dans le monde entier les courageux, habiles et intelligents efforts des puissances balkaniques.

* * *

**L'OUVERTURE DES NEGOCIATIONS A ST-JAMES**

Londres, 17 — Les négociations pour la paix entre les puisances balkaniques ont été ouvertes effectivement à Londres, au palais de St-James, mardi, 17 décembre. Les délégués ont été salués au nom du gouvernement anglais par Sir Edward Grey, dont le speech, insistant sur la nécessité d'un accord udrable sans effusion supplémentaire de sang, a produit une vive impression.

Les délégués ont procédé à l'élection de leurs secrétaires, qui eut lieu immédiatement après la vérification de leurs pouvoirs. Disons en passant que les pouvoirs des délégués apparaissent comme très étendus. Ils peuvent signer directement tout accord qui pourra intervenir sans avoir à en référer au préalable à leurs nations respectives.

Certes, il serait prématuré d'indiquer dès aujourd'hui le texte des revendications des alliés, ou les propositions que se propose de défendre la Turquie. Mais si nous en croyons [illegible] officieuses, émanées de bonne source, et reçues au moment où nous mettons sous presse, la Turquie se déclarerait prête à céder aux alliés les "quatre cinquièmes" des territoires qu'ils demandent. La frontière turque passerait par la rivière Maritza et inclurait Andrinople. Mais la Turquie se refuserait à considérer toute question d'indemnité en argent. Elle désirerait garder les îles de la mer Egée, à l'exception de la Crète qu'elle abandonnerait à la Grèce. La Serbie recevrait Uskub et le Sandjack de Novi-bazar. Les alliés prendraient à leurs charge une part de la dette ottomane et reconnaîtraient dans les régions turques annexées un fonctionnaire diplomatique turc chargé d'y représnter les intérêts de l'Islam.

Bien entendu, ce sont là de simples rumeurs. Nous saurons dans quelques jours dans quelle proportion elles se seront incorporées à la réalité.

* * *

**DERNIERE HEURE**

Londres, 18 — Les dernières dépêches de Londres nous apprennent que les plénipotentiaires turcs ont refusé de reconnaître les pouvoirs des délégués grecs, et ne veulent engager des pourparlers qu'avec les trois autres nations alliées. A quoi les alliés ont répondu par l'organe du Docteur Daneff que si jeudi soir 19, la Turquie ne permettait pas à ses représentants de causer avec les délégués grecs, les négociations seraient rompues et l'attaque des lignes de Tchataldja recommencerait aussitôt.

## NECROLOGIE

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons avec regret la mort de M. Geo. Gagnon, un des plus vieux citoyens canadiens-français de St-Albert. La Société Saint-Jean-Baptiste d'Edmonton sera représentée aux funérailles par MM. Geo. Roy, J. H. Picard, J. H. Gariépy et O. Tessier. A la famille éprouvée le "Courrier de l'Ouest" offre l'expression de sa plus cordiale sympathie.

Les funérailles auront lieu samedi matin, à 10 heures, à Saint-Albert.

## PROGRES D'EDMONTON

**LES OPERATIONS DU BUREAU DE POSTE.**

Un fait qui indique d'une façon saisissante la prospérité sans cesse croissante d'Edmonton nous est fourni par les statistiques des opérations de notre bureau de poste. La valeur de ces opérations postales a augmenté de 100 pour cent dans le courant de cette année. 15,000 colis de cadeaux ou envois de Noël ont été expédiés en Europe pendant la première semaine de décembre. Des mandats-poste pour une somme de 40,000 dollars ont été expédiés pour la même destination.

Depuis quelques semaines, la moyenne d'expéditions journalières de mandats-postaux atteint $4,000.

Il y a une troupe de 115 employés; ce chiffre sera bientôt porté à 135, contre 70 l'hiver dernier.

**LES OPERATIONS DE BANQUE**

D'autre part le compte annuel des opérations de banque indique pour Edmonton un accroissement considérable des affaires sur l'année dernière. Les chiffres sont de $5,093,375 en 1912 contre $3,237,079 en 1911. Edmonton à ce point de vue spécial et bien suggestif, vient immédiatement en sixième ligne après Montréal, Toronto, Winnipeg, Vancouver et Calgary.

L'exploitation des immenses richesses agricoles et minières de la région de la rivière La Paix, ainsi que l'achèvement des réseaux ferrés et des grands travaux municipaux en cours d'exécution, va porter la prospérité d'Edmonton à un degré encore inconnu dans l'histoire du développement de l'Alberta.

De telles conditions économiques font des valeurs foncières et industrielles de notre ville et de ses environs tributaires une source d'investissement sûr et de profits illimités pour les capitaux européens.

**OU IRONT LES CAPITAUX D'EUROPE?**

De l'avis, en effet, des capitalistes et des économistes les plus autorisés de France et d'Angleterre, les placements en Europe ne présentent plus la moindre sécurité. La guerre des Balkans a bien montré la fragilité de ces combinaisons financières européennes. Rappelons-nous la panique qui a agité toutes les Bourses depuis le début des hostilités particulièrement cette panique des banques galiciennes obligées de rembourser en quelques jours une somme de plus de $40,000,000 de capitaux déposés.

En présence de fluctuations et de fléchissements si inquiétants, l'argent des vieux pays prend de plus en plus, et bien sagement, le chemin du Canada. Ici, c'est la paix assurée au milieu d'une ère de prosp-rité inouïe, parmi des opportunités en nombre incalculables.

Ici, les affaires n'ont jamais à souffrir de ces révolutions qui périodiquement bouleversent les puissances de l'Amérique du Sud.

Tout fait prévoir une mise en valeur formidable et rapide des ressources du Dominion et en particulier de l'Alberta, dont Edmonton sera, avant longtemps, l'orgueil et le flambeau.

## LA CHASSE AUX CASTORS

Il ne s'agit pas des castors-nationalistes, mais de la bête intelligente et industrieuse, qui, avec la feuille d'érable, constitue l'emblème du Canada.

Nous sommes autorisés "par source officielle, à informer nos lecteurs que la Section 18 du chapitre 13 des Statuts provinciaux de 1910 ont prolongé l'interdiction de la chasse aux castors du 31 décembre 1912 au 31 décembre 1915. Il n'y aura donc pas d'ouverture de la chasse aux castors avant cette dernière date.

Le Courrier de l'Ouest
49 Avenue Howard. Tel. 1675
EDMONTON, ALTA.
JOURNAL HEBDOMADAIRE



# Le Chateau Rose

Par M. Maryan

—Je me laisse servir comme une princesse, dit Marie-Claire; mais demain, ce ne sera pas ainsi; je prendrai ma part de toutes vos tâches.

—Surtout des miennes, dis? Ça m'ennuie tant de m'occuper du ménage! J'aimerais mieux aller au couvent, au cours, comme les autres jeunes filles de mon âge. Mais balayer, aider à la cuisine, faire reluire les cuivres, et prendre en même temps mes leçons avec Germaine, qui ne sait rien expliquer, c'est trop, aussi!

—Peut-être pourrai-je te donner tes leçons, si cela ennuie Germaine; j'ai des brevets, dit Marie-Claire en souriant.

Josette la regarda attentivement.

—Tu n'es pas colère, ni grincheuse?

—J'aime à croire que non.

—Eh! bien nous verrons cela. J'essayerai de toi, en tout cas.

Pendant le très sommaire déjeuner, Germaine entra en coup de vent, le chapeau sur la tête. Elle allait faire des commandes dans le voisinage. Puis Mme de Solliès vint à son tour, et entama la série de ses lamentations. Une petite maison dont le revenu composait une part de ses ressources n'était pas louée; les contributions mobilières allaient, disait-on, être augmentées; elle était toujours souffrante; et puis elle se faisait tant de soucis pour ses pauvres filles! N'était-ce pas dur de les voir remplir l'office de servantes? Oh! d'ailleurs personne ne s'en doutait, heureusement! On réussissait à garder les apparences... Mais c'était si difficile!... Le loyer était lourd...

—La maison est très élégante, dit Marie-Claire. Ne pourriez-vous faire une économie en cherchant une plus simple, ou en prenant un étage?

—Y penses-tu? Si nous avions l'air de déchoir, c'en serait fait de l'avenir de mes filles! Ces chères petites! Elles sont si adroites, si courageuses! Mais, vraiment, la vie est dure pour les pauvres veuves... Si ton père avait vécu, il serait général...

Marie-Claire écoutait, demi navrée, demi étonnée. En effet, toutes ces femmes déployaient une activité qui, autrement dirigée, aurait pu être utile et méritoire. Mais tout, dans la maison, tendait à dissimuler la gêne, à feindre des dehors aisés, et aussi à se procurer, souvent aux dépens du nécessaire, la plus grande somme possible de plaisir et de petits triomphes mondains. Il était impossible que tant de soucis et de labeurs n'amenassent point la fatigue, l'aigreur même. Les boutades des jeunes filles et les plaintes de leur mère devaient être obsédantes à la longue, et Marie-Claire sentait dès la première heure, sans qu'on eût conscience de le lui faire constater, qu'elle apportait dans la maison un surcroît de dépenses et surtout une inquiétude de plus. Si elle allait plaire plus que ses soeurs, et décrocher à leurs dépens la problématique timbale du mariage!

Elle défit ses malles, et s'aperçut que Mlle d'Albrègue y avait joint tout le trousseau de Mme Soyer. Voyant briller de convoitise les yeux fanés de la belle-mère, elle se hâta de le lui offrir. Les exclamations de ses soeurs en découvrant les bijoux ne la trouvèrent pas insensible. Ces bijoux avaient une certaine valeur, mais il ne lui vint pas à l'esprit de les conserver en vue de nécessités possibles, et il n'était pas dans sa nature instinctivement désintéressée et généreuse, de résister à des désirs qu'elle devinait si ardents. Elle retint deux bagues, une épingle et un bracelet que sa tante portait toujours; et partagea le reste sans réflexion, sauf à regretter après, avec une espèce de remords, d'avoir livré à des indifférentes des objets que la morte avait aimés.

VIII

—Marie-Claire, une lettre chargée pour toi! Il faut que tu donnes ta signature... Descends vite; le facteur ne veut pas se dessaisir de cette précieuse lettre!

Les yeux de Josette dansent dans sa tête. Une faible rougeur colore les joues de Marie-Claire, qui descend en hâte, mais que sa soeur a précédée en trois ou quatre sauts.

C'est l'heure matinale à laquelle Mariette, toujours en retard d'ailleurs, n'a pas encore commencé son service, et Josette s'est constituée, comme elle le dit, la concierge de la maison. Elle a déjà apporté un encrier dans la salle à manger, et, d'une main un peu agitée, Marie-Claire donne la signature requise. Le facteur lui remet alors un grand pli jaune sur lequel, parmi les timbres de nuances crues, est inscrit le montant de la somme: deux mille cinq cents francs.

Elle ouvre l'enveloppe, tandis que sa soeur se penche, indiscrète, sur son épaule, et en extrait trois billets, contenus dans une feuille d'écriture.

—Qui l'envoie cela, Marie-Claire? Est-ce Mlle d'Albrègue?

—Oui...

—C'est beaucoup d'argent... T'y attendais-tu?

—Certes non; je n'avais droit à rien.

Elle reprend les billets, et remonte dans sa chambre, laissant un peu déconcertée la jeune curieuse, qui s'attendait à entendre la lecture de la lettre.

Marie-Claire referme la porte, et, le coeur battant, lit ce qui suit:

"Ma chère enfant, — je ne saurais vous appeler 'Mademoiselle' après les moments pénibles et très intimes que nous avons passés ensemble, — je vous envoie sous ce pli une somme de deux mille cinq cents francs, provenant de la vente que j'ai dû faire du mobilier de ma soeur. Ne vous croyez pas tenue à m'avoir de la reconnaissance: je remplis un devoir de justice.

"Je me suis intéressée à vous, je me demande si ma pauvre soeur vous aurait rendu un service heureux en vous enlevant à votre milieu de famille, où vous revenez aujourd'hui comme une étrangère, et en vous faisant jouir d'une vie brillante qui ne pouvait vous mener à aucun avenir raisonnable.

"Ce que j'ai pu entrevoir de votre caractère, — je vous ai vue dans des circonstances qui apprennent à connaître les natures, — me fait espérer que vous vous ferez aimer de votre belle-mère et de vos soeurs, et que, l'heureuse élasticité de votre âge aidant, vous vous accoutumerez sans trop de peine à ce changement de vie et de milieu.

"Comme amie de votre famille, je me permets de vous rappeler que vous avez, à vivre dans la maison de votre père, les mêmes droits que vos soeurs. S'il est vrai que votre mère avait perdu sa dot, il est également exact que la seconde femme de votre père n'en possédait point du tout. C'est donc sur les débris de la fortune de M. de Solliès que vit votre famille, et à ces débris, quels qu'ils soient, vous avez un droit incontestable.

"Cependant, ma chère enfant, si vous vous sentiez malheureuse sous ce toit, ou si la situation, trop étroite, vous inspirait le désir, mieux compris de nos jours que jadis, d'être indépendante, je pourrais probablement vous y aider. Je suis triste, taciturne: la vie m'a éprouvée, et je ne me dissimule pas que je n'ai rien de ce qui peut attirer la sympathie d'une jeune fille. Mais je suis fidèle; j'ai de l'expérience, et, encore une fois, je m'intéresse à vous.

"Une recommandation pour finir. Elle vous paraîtra dure et sèche; elle est cependant sage et prudente. Gardez pour vous, en prévision de circonstances sérieuses, de besoins possibles, la somme que je vous envoie.

"Et encore une fois, croyez à ma sympathie."

Marie-Claire regarda les billets de banque, et une émotion gonfla son coeur. Que de choses charmantes, aimées, ils représentaient! Elle revit les chers meubles anciens, les tentures aux tons harmonieux, les tapis orientaux, les bronzes, les faïences, des tableaux surtout, ces délicieuses toiles qui avaient été la joie de ses yeux: une étude de Jules Breton, une "Semeuse" esquissant son geste noble dans une atmosphère lumineuse; une "Gerbe de roses" de Madeleine Lemaire, qui, aux heures de joie, lui avaient paru symboliser sa vie; une "Bretonne" à l'air mélancolique de Dagnan-Bouveret; un "Rayon de lune"; une "Mer orageuse," de Dupré. Elle ne les verrait plus jamais. Qui les avait achetés? Max Sartène, peut-être; il aimait tant le "Rayon de lune" et la "Semeuse!"

Et, sa pensée, s'évanouissant en rêve, elle revécut l'existence heureuse de ces dernières années. Hélas! elle avait semé, elle, tout ce qui était débordant et heureux dans son coeur: ses enthousiasmes, ses espoirs. Rien n'avait levé de tout cela, sinon des gerbes folles, amères...

La porte s'ouvrit tout à coup sous une poussée nerveuse, et sa belle-mère entra brusquement, sans avoir pris le temps d'ôter son chapeau. Des rougeurs inaccoutumées se plaquaient sur ses joues flétries.

—Que me dit cette folle de Josette, Marie-Claire? Est-il vrai que tu as reçu une lettre chargée, de l'argent?

Quelque chose d'anxieux, de haletant dans sa respiration frappa péniblement Marie-Claire. Elle désigna en silence les billets de banque posés sur la table.

—C'est Mlle d'Albrègue qui t'envoie cela?

Et Mme de Solliès prit les billets d'une main qui tremblait un peu.

—Oui; cette somme représente une partie du mobilier de ma tante.

—Une bien petite partie, alors! Deux mille cinq cents francs! C'est une honte! Ta tante avait deux ou trois bronzes, des tableaux qui n'étaient peut-être que des études, mais signés de maîtres, et enfin ses meubles Louis XV étaient authentiques.... En justice, cette vieille fille avare aurait dû te laisser tout.

—Elle ne me devait rien, et sa soeur avait dépensé sa fortune patrimoniale, dit Marie-Claire d'un ton ferme, bien qu'elle souffrît d'entendre dire que Mlle d'Albrègue était avare.

—Deux mille cinq cents francs! C'est une pitié répéta Mme de Solliès.

Elle ôta son chapeau d'un geste fébrile, son regard rivé sur les billets qu'elle avait jetés sur la table; puis, après un silence qui avait semblé douloureux à Marie-Claire:

—Que vas-tu faire de cet argent? Tu ne peux pas le dépenser inconsidérément.

Sa voix faiblit un peu pendant qu'elle ajoutait, avec un regret inconscient:

—Il faudrait le placer...

—Elle pourrait faire tapisser la mansarde et y mettre une jolie cheminée, dit Josette, qui s'était glissée dans la chambre à la suite de sa mère. Cette bêtise de placer de l'argent! Qu'est-ce que cela lui rapporterait?

—A trois pour cent, soixante-quinze francs, mon enfant.

—Soixante-quinze francs! pas même un costume très ordinaire! Moi, à sa place, j'aimerais mieux faire un joli voyage dans les Pyrénées. Tu m'emmènerais, dis, petite soeur?

—Tu es déraisonnable, Josette, une vraie enfant, dit Mme de Solliès. Il est vrai, cependant, que l'intérêt de cet argent serait une misère. Mais il peut te servir un jour... Marie-Claire, si tu te maries.

Un silence.

—Cependant, reprend péniblement Mme de Solliès, essayant de raffermir sa voix, qui tremble, si tu n'a pas l'emploi immédiat de cette somme, je te serais obligée, — oui, vraiment reconnaissante de me prêter un millier de francs jusqu'à la prochaine rentrée de fonds... Je me trouve dans un embarras réel... J'ai dû faire quelques dépenses pour ce deuil, puis, la vie matérielle est de plus en plus coûteuse, et la note du boucher devient pressante...

Marie-Claire prend silencieusement un billet et le tend à sa belle-mère. Sur les traits fanés de Mme de Solliès paraît la même rougeur qui froisse la jeune fille.

—Merci, chère petite.... Tu m'enlèves un lourd souci, une inquiétude qui me rendait vraiment malade... Embrasse-moi...

—Je suis bien aise de vous être utile, dit Marie-Claire, essayant en vain d'être chaleureuse, et songeant à la recommandation de Mlle d'Albrègue de garder pour elle cet argent.

VIII

Si la note du boucher fut ou non payée, Marie-Claire ne le sut point. Mais elle vit ses soeurs exubérantes, et, pendant quelques jours, une petit pactole coula dans la maison. Edith savisa de trouver son chapeau trop fané pour terminer l'hiver, et Germaine s'offrit une fourrure. Josette acheta une nouvelle raquette de tennis, des boites de fruits confits, et la famille entière décida qu'on devait un dîner à une dizaine d'amis.

Puis, tous ces extras soldés avec le billet de mille francs emprunté à Marie-Claire, la vie étroite, besogneuse, reprit son cours.

Dès sa sortie de pension, Marie-Claire avait été accoutumée, chez la baronne Soer, à une large aisance. Et ce mot d'aisance, d'aisé, exprime bien la vie large, facile, sans heurts, sans soucis matériels. Il implique aussi l'harmonie. Marie-Claire n'avait pas connu ces alternatives de luxe et de misère qui empêchent de jouir de l'un par la pensée qu'il n'est qu'accidentel, et de se résigner à l'autre, rendue plus pénible par le contraste. De plus, elle avait une nature droite, pondérée, répugnant instinctivement à tous les subterfuges comme à toutes les exagérations. Elle était assez jeune, assez souple pour supporter un changement de vie; elle pouvait accepter la pauvreté, et elle possédait même une énergie latente qui se fût réveillée en face d'un travail déterminé, raisonnable. Mais ces misérables efforts, sans cess renouvelés, pour déguiser la gêne, ces mensonges en action pour donner le change sur une situation, lui semblaient de plus en plus odieux. Elle n'était pas capable, comme ses soeurs, d'oublier la fatigue, le labeur du jour et le souci du lendemain dans dans le plaisir trop chèrement acheté de ces soirées, de ces concerts et de ces réceptions dont chaque détail était soigneusement marchandé. Elle comprenait mal qu'on les payât d'un tel prix. Elle prenait avec empressement sa part des mille petits travaux de la maison, mais elle avait en antipathie un mode de vivre que ne relevait, en somme, aucune nécessité réelle, aucun mobile sérieux. Elle le détestait d'autant plus qu'elle attribuait avec raison à ce surmenage les lamentations de Mme de Solliès, les accès d'humeur de ses filles, et la négligence dans laquelle se prélassait Josette.

Elle essayait de réagir.

—Mais enfin, ma mère, disait-elle à Mme de Solliès qui, les yeux pleins de larmes, couvrait de chiffres une feuille de papier et cherchait quelles privations elle pourrait s'imposer pour arriver au bout du trimestre, mais enfin, si vous ne donniez pas ce dîner, vous seriez moins gênée...

Trois exclamations l'interrompirent.

—Ne pas recevoir, quand on nous reçoit partout!...

—Une soirée pourrait suffire. Cela coûterait moins cher... Vous glacez à merveille les quartiers d'orange, moi je sais fourrer les dattes, et j'ai une excellente recette de punch, très économique... On pourrait...

—Une soirée ne suffit pas; nous avons si souvent accepté des dîners! Et ces riches banquiers qui sont venus nous voir les premiers!... Et le mariage auquel nous avons assisté avant-hier! Tout cela rend le dîner indispensable, te dis-je! Autant vaudrait renoncer à aller dans le monde!

—En serie-vous beaucoup plus malheureuses? Edith a travaillé à sa blouse rose jusqu'à une heure du matin et Germaine a pris froid parce qu'on a dû économiser une voiture l'autre soir...

—Mais, mon enfant, s'écria Mme de Solliès bouleversée, comment peux-tu émettre seulement l'idée de priver tes soeurs des plaisirs de leur âge!

—Marie-Claire a eu à Paris sa part de plaisirs et dédaigne ceux de la province pour elle et pour les autres, ajouta Edith, amère.

—Quelle idée!... D'abord, une ville comme Bordeaux, ce n'est pas la province, et je pourrais m'amuser si cela ne coûtait pas tant de peines... Je me demandais simplement si une soirée valait tant de tourments.

—Si nous cessions d'aller dans le monde, s'écria Germaine, impétueuse, c'en serait fait de notre situation!

Marie-Claire savait que lorsque ce grand mot était dit, tout était réglé, décidé. Elle lutta encore, cependant.

—Je trouve notre situation plutôt pénible nous avons non seulement le souci du lendemain, mais celui de l'avenir. Que deviendrons-nous toutes? Les filles pauvres ne se marient guère.

—Si elles en ont une chance, c'est justement en gardant leur niveau social, dit vivement Mme de Solliès.

—Mais encore une fois, cette chance est mince, et je ne trouve pas que notre niveau, qui tient à notre origine, à notre nom, au souvenir de notre père, et, je puis le dire, à notre éducation, puisse êtr abaissé par la reconnaissance simple et digne de notre pauvreté... Moi, j'aurais pris une maison modeste, et à nous toutes, j'aurais aimé à fonder un cours. Je suis sûre qu'il aurait réussi, et à coup sûr, cela ne nous aurait pas donné plus de peine.

Des yeux effarés s'attachèrent sur elle, puis la mère et les filles, se regardant entre elles, parurent e demander si elle n'était pas prise d'un subit accès de folie.

—Les Solliès!... Une école!... Cela, ce serait la fin de tout! Mais tu plaisantes certainement!

—Pourquoi? Est-il plus indigne de nous d'instruire des enfants bien élevés, de nous livrer à un labeur intelligent, et d'assurer le pain de nos vieux jours, que de balayer en cachette ou de faire la cuisine, les rideaux baissés? Ce n'est pas, du reste, que je trouve ces occupations déshonorantes.

—Il est inutile de te répondre, dit Mme de Solliès, profondément froissée, tandis qu'Edith et Germaine haussaient les épaules avec colère. Il est triste pour moi d'être blâmée et méconnue par une de mes filles! Depuis la mort de ton père, j'ai voué ma vie à cette tâche, que je regarde comme sacrée, de garder nos relations, notre position sociale, de tout faire, en un mot, pour laisser à mes enfants une situation intacte...

A suivre.

## POESIE SPECIALE

Jos. Farceur portait bien son nom car il aimait souvent à rire aux dépens des autres. Un jour il va trouver son ami le poète et lui demande:

—Laplume, apprends-moi à aire des vers.

—C'est facile, répondit celui-ci, tu n'as qu'à faire "rimer" tout ce que tu dis.

—Rimer? comprends pas!

—Eh bin, écoute et tu sauras ce que c'est, je vais te faire des vers:

"Mon ami Jos Farceur
J'ai embrassé ta soeur."
"Et moi, mon vieux Laplume,
"J'ai embrassé ta femme!"

—C'est pas des vers çà, Jos; répondit l'autre. Çà ne rime pas!

—C'est vrai, Laplume. Çà ne rime pas, mais je l'a iembrassée tout de même.

# Coin Feminin

## PREMIER BONHEUR

Le fragile bonheur qu'aujourd'hui m'a donné,
Je vous le dois. Il est tout jeune, il est sincère,
Il va vivre... De mes mains jointes je le serre
Silencieusement sur mon coeur étonné...
Ce n'est qu'un reflet d'aube, et ce n'est qu'un présage:
De vous je ne sais rien sinon que je prévois
Des caresses dans vos regards et sous vos doigts,
Et je ne connais pas très bien votre visage,
Puisque au fond de mes yeux, ce soir, en les fermant,
Loin de vous je vous cherche encore vainement...
Pourtant je suis heureux de l'ombre et du silence,
Et j'écoute l'accent persuasif et doux
Que prennent mes désirs pour me parler de vous.
Voici que le prodige éternel recommence,
— L'âme des roses reste aux rosiers engourdis, —
Et j'invente pour vous des mots souvent redits...
Que m'importe comment les floraisons s'achèvent:
Tout l'avenir s'émeut lors des éclosions,
Et, grâce à vous, ce soir, content d'illusions,
Je crois au renouveau délicieux des rêves!
Car ce n'est pas encor la fièvre et le tourment,
Mais l'éveil d'un joie indéfinie et tiède,
Un tranquille plaisir fait d'attendrissement,
Une tentation d'aimer, à qui je cède...

JACQUES CHENEVIERE.

### "NOS AMIS LES CANADIENS" (1)

Je viens de recevoir tout récemment le livre, "Nos amis les Canadiens" dû à la plume alerte de l'ancien professeur à l'Université Laval de Montréal, actuellement professeur de littérature française à l'Université de Poitiers, M. Louis Arnould. Ce livre, très documenté nous est présenté en une longue et étincelante préface par le prestigieux écrivain qu'est M. Etienne Lamy.

Je ne saurais mieux faire que de répéter de ce livre ce qu'en dit excellemment M. Hodent, dans le dernier numéro de la "Canadienne", de Paris:

"Expliquer comment, après l'"Année terrible" où périt Montcalm (1759) et où la France abandonna le Canada, la modeste lignée qu'elle avait laissé là-bas put, par son excellence même, demeurer, renaître et merveilleusement grandir; étudier avec amour tout ce qui reste de nous-mêmes dans l'âme des Canadiens-français cordialité, fleur de sentimentalisme, générosité, gaîté, esprit de famille; pénétrer dans sa profondeur la foi catholique qui vivifie cette âme et donner les raisons qu'elle a de rester fervente; — discerner, avec une grande finesse d'analyse, combien cette âme française, si voisine de la nôtre, s'en écarte pourtant pour se modeler sur l'âme anglaise et sur l'âme américaine; — affirmer aussi combien il importe au Canada, à la France, à l'humanité même, que cette nation canadienne reste ce qu'elle est, conserve sa langue et sa foi et constitue ainsi la plus belle émanation de notre race qui soit sur le globe, en dehors de notre sol; — discuter enfin ces difficiles problèmes avec une souple intelligence guidée par une amitié vraie: voilà ce qu'a réalisé M. Arnould dans l'ouvage qui vient de paraître, et pourquoi un écrivain tel que M. Etienne Lamy a jugé que le seul éloge possible était d'en faire une prestigieuse analyse. Cette préface de M. Etienne Lamy donne l'essence du livre et en définit la portée; nous aurions honte de la démarquer.

Les deux grands chapitres de M. Arnould sur le "Catholicisme au Canada" et sur la "Littérature Canadienne" sont des études solides, documentées et sur lesquelles se guidera désormais quiconque traitera les mêmes sujets. Nul ne devra les ignorer s'il veut connaître les directions d'âme et la culture des Canadiens. Dans le chapitre "L'Ame canadienne" qui sera le plus discuté, M. Arnould remarque avec vérité qu'au premier abord le Canadien paraît nous ressembler comme un frère: il aime chaudement l'amitié, l'amour, le rire, la société, la famille, la foi, les idées générales; — mais il remarque aussi qu'au fur et à mesure qu'on le pratique mieux on reconnait aisément l'empreinte anglaise et l'empreinte américaine. Tolérance, esprit d'association, respect de l'autorité, respect de soi-même dans la rue, c'est l'influence anglaise; relâchement des liens de la famille, liberté d'allures de la jeune fille, indulgence pour la corruption politique et pour l'enrichissement éhonté, tendance à la prodigalité, telle serait l'influence américaine. Sur cette psyhologie, on peut discuter à l'infini et l'on n'y faillira sans doute pas de l'autre côté de l'océan.

Le point qu'il faut féliciter M. Arnould d'avoir abordé, et sur lequel il revient à plusieurs reprises avec délicatesse, c'est le mutuel préjugé qui paralyse parfois les sympathies entre les Canadiens et les Français et les rend distants les uns des autres, alors que les premières effusions promettaient un cordial échange de sentiments et de pensées. Nous nous connaissons mal; nous nous comprenons mal. L'orgueil de race crée des malentendus. Nous, Français, sommes injustes envers les Canadiens; nous nous croyons une supériorité qui n'est sans doute qu'illusion, tout compte fait. Nous ne songeons pas qu'une longue hérédité, un acquis considérable ont assoupli nos facultés, augmenté nos ressources intellectuelles; qu'au contraire les traditions manquent aux Canadiens, qu'il leur faut un effort soutenu pour acquérir des aptitudes et que leur technique ne date pas d'un siècle. Il est sûr que nulle terre n'est mieux ameublie, mieux nettoyée, plus légère, plus facile à travailler que celle du pays normand ou poitevin, car des générations et des générations l'ont retournée. La rude terre à peine "cassée", pleine de souches ou mal drainée, de "l'habitant" du lac St-Jean sera autrement rebelle et bien plus décevante au début, mais que de possibilités en elle et quelles richesses, si on la sait conduire! Promesses de sa terre, promesses de sa race, le Canadien les juge infinies et il en conçoit un naturel orgueil qui n'a pas besoin d'être de suite légitimé.

D'autre part, de nous trouver assez différents de lui-même il conclut trop aisément que nous avons dégénéré depuis le siècle où nous avions de communs aïeux. Il est sans respect pour notre expérience de vieux peuple. Il ne pense pas comme cet homme mûr qui disait qu'un vieillard qui avait conservé une belle santé physique et morale, qui n'avait rien dans sa vie dont il dût rougir même un peu, lui paraissait être un miracle qu'il le fallait vénérer à l'égal d'un demi-dieu. Or notre vieille France a un éclatant passé et Dieu merci elle ne le dément pas. Que le canadien vienne à son école; il y trouvera de fières leçons, s'il sait voir la vraie vie française.

Il faut que les deux souches françaises, du Canada et de France, se pénètrent et se soutiennent mieux. C'est ce que dit M. Arnould dans son chapitre sur la nécessité d'une saine émigration. Nous perdrons à cet échange un peu de notre égoïsme de vieille nation et les Canadiens y apprendront les leçons de l'expérience. C'est pour préparer ce rapprochement que M. Arnould a écrit son beau livre."

Telle est la fleur des idées que nos lecteurs pourront cueillir dans ce volume si suggestif, et dont la pensée pleine de délicatesse soulèvera nous l'espérons, les deux éléments germains issus d'une même race vers une conciliation et une synthèse, objets de tous nos voeux.

MAGALI.

(1) "Nos amis les Canadiens," psychologie - colonisation, avec préface de M. Etienne Lamy, de l'Académie française. — G. Houdin et Cie., éditeurs, Paris. Un volume, 3 francs 50.

## LE PREMIER HOMME VOLANT

On acclame les aviateurs, on les aime, et chacun, à notre époque, parle monoplans, biplans, ailerons, moteurs, gauchissement, avec autant de fièvre que nos pères parlaient charte, juste-milieu, adjonction des capacités et suffrage universel. Il y a manifeste progrès. Je pense aux ancêtres, à ceux qui, il y a bien longtemps, se sont, les premiers, risqués à imiter le vol des oiseaux. Sans remonter à Icare dont le nom, depuis quelques années, fut imprimé plus souvent qu'il n'avait été depuis Gutenberg, on doit un souvenir à ce brave Monspessulan qui, un jour, en 1783...

Mais peut-être ne savez-vous pas ce que c'est qu'un Monspessulan... Ainsi désigne-t-on, tout simplement, au dire du "Dictionnaire Analogique" de Bossière, les habitants de Montpellier. Donc, en 1783, un bourgeois de cette ville, passant certain matin de beau temps, devant la maison qu'habitait un savant nommé Sébastien Lenormand, fut témoin d'un spectacle effarant. Il aperçut, debout, sur l'appui de la fenêtre du premier étage, ledit Sébastien Lenormand, qui tenait, dans chacune de ses mains, un parasol ouvert. Lenormand avait la réputation d'être un homme sain d'esprit et jamais personne n'avait ouï dire qu'il eût donné des signes de démence. Le passant s'arrêta donc, intrigué; il remarqua que Lenormand avait rattaché par des ficelles bien tendues l'extrémité des baleines aux manches de ses parasols. Il sembla prendre sa résolution, enjamba le balcon de sa fenêtre et se jeta dans le vide.

Au lieu de tomber, il descendit tout doucement et toucha, sans heurt, le pavé. Le parachute était inventé. J'imagine qu'il fallut à Lenormand, pour se jeter dans la rue avec un parasol dans chaque main, plus de sang-froid et de courage qu'il n'en faut, aujourd'hui, à un aviateur, même novice, pour s'élancer dans les airs. Un risque inédit nous est plus effrayant qu'un danger réel affronté par d'autres avant nous.

Toujours est-il que le Monspessulan témoin de l'expérience conta à tout venant sa bonne fortune et l'abbé Bertholon, alors professeur de physique à Montpellier, en fut avisé. Il questionna Lenormand, qui offrit de répéter devant lui l'essai de son parachute en prenant comme point de départ le sommet de l'observatoire de la ville; seulement, comme l'observatoire était beaucoup plus élevé que le balcon de l'inventeur, on décida d'attacher à l'appareil des animaux dont le poids serait proportionné au diamètre du parasol. L'expérience, renouvelée plusieurs fois, réussit de tout point; les chats et les chiens parachutés arrivèrent au sol sans aucune blessure et Lenormand calcula qu'au moyen d'un parasol de quatorze pieds de diamètre, un homme de poids moyen pourrait, sans se faire aucun mal, descendre "de la hauteur des nuages."

L'aéronaute Blanchard — celui qui, le premier, en compagnie du docteur Jeffries, passa, en ballon, de Douvres à Calais — renouvela souvent devant les Parisiens émerveillés, l'expérience du parachute: il attachait à un vaste parasol divers animaux, qu'il lançait du haut de sa montgolfière et qui, toujours, arrivèrent à terre sains et saufs; malgré ce succès répété, jamais Blanchard n'eut la pensée de se confier lui-même au parachute; ce n'est qu'à l'automne de 1797, que Jacques Garnerin conçut le téméraire projet de vérifier par lui-même l'exactitude des calculs de Sébastien Lenormand.

Ce fut un beau jour dans les fastes de l'aérostation; on était au 1er brumaire an VI, concordant avec le 22 octobre 1797; le lieu choisi pour l'escension était le Parc Monceau; au ballon proprement dit, était suspendu le parachute affectant la forme d'un immense parapluie replié; dans un très petit panier d'osier, accroché au-dessous du parachute, Garnerin se plaça et prononça le solennel "lâchez tout". Il était six heures du soir; il faisait presque nuit; l'immense foule amassée aux bosquets du Parc Monceau, sur le chemin de ronde et dans la plaine s'étendant au delà des barrières, gardait un silence terrifié, l'angoisse étreignait tous les coeurs.

On voit le ballon s'élever lentement au-dessus des arbres; Garnerin jette du lest; le globe énorme monte rapidement, et le vent le pousse vers le nord. Il est, maintenant, à trois cents toises de hauteur et la multitude qui le suit des yeux est encore incrédule. Un homme aura-t-il bien la témérité de se précipiter, volontairement, d'une pareille hauteur? Tout à coup, une clameur immense retentit, une clameur d'effroi et d'horreur: l'aéronaute a coupé la corde que le retenait au ballon; celui-ci a fait un bond dans l'espace, où il disparaît, et le parachute, sans s'ouvrir, tombe avec une rapidité effrayante. Dans la foule, des femmes s'évanouissent; la plupart détournent les yeux; de toute la plaine, un "Ah!" prolongé qui se transforme en un cri d'étonnement: le grand parapluie, sous la poussée de l'air, s'est ouvert; sa chute s'est ralentie; mais il est agité de longues oscillations, et, dans l'ombre grandissante, on distingue le petit panier, où l'homme est debout, balancé, au bout de ses cordelettes, comme une fantastique escarpolette.

Mais un point apparait dans le ciel sombre; il approche de terre il grossit, il vient vers le sol; c'est l'enveloppe du ballon éclaté qui retombe, plus rapidement que le parachute, et qui s'abat sur la plaine avant lui. Maintenant, le grand parapluie descend lentement; on aperçoit Garnerin qui salue, répondant par des mouvements de bras aux acclamations de la foule, à peine revenue de son épouvante et folle d'enthousiasme; le panier heurte la terre brusquement, mais sans dommage; Garnerin, vers qui tou tle monde se rue, Garnerin, qu'on veut toucher, embrasser, porter en triomphe, écarte ses admirateurs, saute à cheval et se dirige au grand trot vers le Parc Monceau, afin de rassurer ses amis. L'un d'eux, l'astronome Lalande, court à l'Institut, qui s'était déclaré en permanence, atendant le résultat de la prodigieuse expérience. Et le soir, et les jours suivants, tout Paris ne parla que de Garnerin; on en oublia la révolution, qui, un mois et demi auparavant, le 18 fructidor, avait mis fin à la vaste conspiration royaliste dont tout le pays, pour ainsi dire, et une partie du gouvernement étaient complices. En quatre jours, les comédiens du Vaudeville mirent sur pied et répétèrent une pièce de circonstance: "Le Ballon de Monceau," bientôt suivie, au théâtre des Jeunes-Artistes, du "Parachute," comédie-parade en un acte et en prose, beau titre pour une pièce qui n'eut, d'ailleurs, aucun succès.

L'expérience de Garnerin est certainement une des plus émouvantes histoires d'hommes volants.

## SARAH BERNHARDT A NEW YORK

De notre correspondant particulier

"La Savoie," de la Cie Générale Transatlantique, accostait l'autre jour au ponton de la Cie à New-York, ayant à son bord Madame Sarah Bernhardt. La "divine Sarah" qui a fêté le 23 octobre dernier son 69e anniversaire, nous est apparue un peu engraissée et malgré les fatigues d'une traversée pénible, remarquablement bien conservée.

Généreusement, et suivant une ancienne habitude, la célèbre tragédienne avait fait distribuer 500 francs au fonds de secours de l'équipage qui la salua de nombreux hourrahs quand, au bras du capitaine Tourette, commandant de "La Savoie" elle descendit du navire. Sur la terre ferme, le capitaine Tourette confia Madame Sarah Benhardt à notre compatriote Paul Faguet, agent de la Cie qui la mena à l'automobile de M. Edw Sullivan, l'organisateur de la tournée. La célèbre actrice se reposa quelques instants à l'hôtel Marie-Antoinette puis partit en train spécial pour Chicago où la tournée doit débuter au théâtre Majestic.

Interviewée à l'hôtel, Madame Sarah Bernhardt déclara qu'elle se sentait très en forme et qu'elle ne jouerait pas, comme on l'avait prétendu, dans "La Reine Elizabeth" qui n'a jamais été un de ses succès. Elle se propose, bien au contraire, de paraître dans le cinquième acte de "La Dame aux Camélias," — Camille —; dans le quatrième acte de "La Tosca," le quatrième de "Théodora", le troisième de "Lucrèce Borgia", et le deuxième de "Phèdre." Elle jouera de plus une pièce en un acte intitulée "Une nuit de Noël", et due à la plume de Maurice Bernhardt son fils, "un excellent auteur dramatique," affirma-t-elle.

Un reporter lui ayant demandé ce qu'elle pensait des suffragettes anglaises, l'actrice répondit "Ce sont des folles!"

Parmi les nombreuses personnalités qui se sont fait un devoir d'aller présnter leurs hommages à la merveilleuse "princesse du geste', signalons Mme Simonne, la charmante actrice qui épousa dans les conditions que l'on sait le fils de l'ancien président de la République française, M. Casimir Périer.

VILLE D'EDMONTON

## Horaire du service des tramways

L'horaire ci-dessous est en vigueur, durant la semaine, à partir du 19 août 1912:

1o. North Edmonton à l'avenue Albany, par l'Avenue Namayo — lumières bleues.

Les tramways partent de North Edmonton à 6 h. 06 a.m. puis toutes les 12 minutes jusqu'à 12.18 p.m.

Les tramways partent de l'Avenue Albany à 6 h. 12 a.m., puis toutes les 12 minutes jusqu'à 11.48 p.m.

2o. Rue Douglas—Avenue Athabasca via Avenue Syndicate — lumières vertes.

Les tramways partent de l'Avenue Alberta, coin Kirkness à 6 h. a.m., et de l'Avenue Alberta et rue Douglas à 6 h. 48 a.m., puis toutes les 12 minutes jusqu'à 11.44 p.m.

Le stramways partent de l'Avenue Athabasca à 6 h. 36 a.m. et toutes les 12 minutes jusqu'à minuit.

3o. Réseau de la rive sud. Du pont de l'Avenue Jasper Est à la Septième rue — lumières rouges.

Les tramways partent de l'Avenue Namayo pour la rive Sud à h. 55 a.m., puis toutes les 10 minutes jusqu'à 11.45 p.m.

Les tramways partent de la Septième rue O, pour la rive nord toutes les 10 minutes jusqu'à minuit.

4o. Highlands, de la 16ème rue au Terminus, — lumières blanches.

Les tramways partent de la 16e rue à 6 h. 30 a.m., puis toutes les 20 minutes jusqu'à 11 h. p.m.

Les tramways partent du Terminus — Highlands — à 7 h. a m. 1 p.m.

5o. Première rue, de [illegible] a l'Avenue Vermilion et Huitième rue. — Lumières blanches.

Les tramways partent de l'Avenue Jasper par la 1ere rue à 6 h. 0 a.m., et toutes les 8 minutes jusqu'à 11.52 p.m.

Les tramways partent de la 8e rue, avenue Vermilion à 6 h. 38 a.m., puis toutes les 18 minutes jusqu'à minuit.

Tramways de nuit — Owl.

Ces tramways assurent le service suivant:

Vers l'ouest:

Départ de l'Avenue Alberta, rue Kirkness, à 11 h. 48 p.m., de la rue Clarke, avenue Namayo, à 11.56 p.m. De l'avenue McDougall et Jasper à 12 h. p.m., de la Première rue et Jasper à 12.03 a.m. De la 9ème rue et Jasper à 12 h. 08 a.m., arrivée à l'avenue Albany et 24ème rue à 12 h. 20 a.m.

Vers l'est:

Départ de l'Avenue Albany, 24e rue à 12.25 a.m., de l'avenue Jasper, 9ème rue, à 12.37 a.m.; de la 1ère rue à 12.42 a.m., de l'Avenue McDougall à 12.43 a.m., de la rue Clarke et Namayo à 12.51 a.m. Arrivée à l'Avenue Alberta à 1 h. a.m

Les voyageurs ayant des correspondances devront payer 5 cts pour monter dans ces tramways

W. T. WOODROOFE,
Surintendant

# M. ROWELL ET LA POLITIQUE NAVALE

**LE CHEF DE L'OPPOSITION DANS ONTARIO N'APPROUVE PAS LA POLITIQUE DE M. BORDEN.**

N. W. Rowell, C.R., leader du parti libéral en Ontario, a parlé la smaine dernière, au Galt Club, organisation non politique, sur "l'autonomie canadienne et l'unité impériale."

Au sujet de la déclaration de M. Borden sur la politique navale, M. Rowell a dit:

"Etant donné le lourd fardeau actuel que la Grande Bretagne s'est imposé pour sa défense sur mer, fardeau qui implique le recrutement de ses marins dans son propre pays et le prélèvement de l'argent nécessaire à leur entretien; étant données aussi les grandes demandes d'argent imposées au budget britannique pour mener à bien d'importantes réformes sociales; je ne peux qu'exprimer le regret que le Canada ne fournisse pas et n'entretienne pas des marins pour ces dreadnoughts de même qu'il donne ces navires à la Grande Bretagne. Pourquoi le Canada imposerait-il au peuple britannique et au budget de la Grande Bretagne l'obligation de fournir ces marins et d'entretenir ces navires, alors que le Canada peut le faire lui-même? La Grande Bretagne ayant été obligée de retirer ses forces navales des postes avancés de l'Empire, afin de renforcer ses forces du centre, et ne pouvant maintenir des forces navales ni dans le nord de l'Atlantique ni dans le nord du Pacifique, où l'on admet que ces forces seraient nécessaires, je ne peux qu'exprimer mo nregret personnel que le Canada n'essaye pas de mettre à exécution la convention navale conclue en 1911 entre la Grande Bretagne, le Canada et l'Australie, convntion par laquelle le Canada assume la responsabilité de fournir les forces nécessaires, en hommes et en navires, pour protéger ces bases navales; de faire flotter le pavillon blanc sur ces mers; de protéger les routes commerciales, ainsi que l'honneur et l'intégrité de l'Empire, comme le fait maintenant l'Australie dans les eaux australiennes.

Depuis plus de vingt-cinq ans, la Grande Bretagne nous demande de participer à la défense navale de l'Empire. Le peuple canadien a pu se rendre compte de ce que notre politique navale devrait être. Il n'est certainement pas nécessaire de différer plus longtemps la déclaration de cette politiqu. Le discours tout entier du premier ministre est un argument des plus forcibles contre tout autre délai, et en ma qualité de citoyen canadien, j'exprime l'espoir le plus vif que le gouvernement verra clairement ce qu'il doit faire avant que le bill actuel passe devant la Chambre des Communes, au sujet des équipages et de l'entretien des navires que l'on se propose de construire, et qu'il assumera définitivement la responsabilité, au nom du Canada, de la protection des bases navales dans le nord de l'Atlantique et du Pacifique, comme cela est prvu dans la convention de 1911."

## NECROLOGIES

Les funérailles de Madame Annie Tuemelty, décédée le 14 décembre dernier à Edmonton, à l'âge de 58 ans, ont eu lieu le 17 au milieu d'une énorme affluence, à l'église St-Joachim. La défunte, qui habitait le pays depuis au moins 30 ans, ne comptait à Edmonton que des amis. Elle laisse pour déplorer sa perte un fils, M. W. J. Donovan, inspecteur au bureau de poste; trois soeurs, Mesdames S. Larue, Reed et D. McNaught, de Great Falls, Montana; et cinq frères: John, Joe, Will, Charlie et Patrick, ce dernier de Saint-Albert. Nous offrons à la famille éplorée nos plus sincères condoléances.

* * *

Edmonton, 17 déc., 1912.

C'est avec regret que nous avons appris la mort subite de Madame Théophile Lessard, de Montréal, mère bien-aimée de Madame L. N. Prévost. M. Prévost étant dangereusement malade, l'épreuve a été plus douloureuse.

Madame Prévost partira cette semaine pour Montréal et M. Prévost ira dans quelque temps, aussitôt qu'il sera complètement rétabli.

Nous souhaitons à M. Prévost un prompt rétablissement, et à Madame Prévost nos sympathies les plus sincères.

## LES FERMES EXPERIMENTALES DU DOMINION

Le service des fermes expérimentales du Dominion comprend, outre la ferme centrale d'Ottawa, des fermes et stations annexes aux endroits suivants: Charlottetown, I.P.E., Nappan et Kentville, N.E., Cap Rouge et Ste-Anne de la Pocatières, Qué., Brandon, Man., Indian Head, Rosthern et Scott, Sask., Lethbridge et Lacombe, Alta, Agasiez, Invermere et Sydney, C.B.

Pour faire connaître au pays la nature et la portée des travaux exécutés sur ces fermes dans l'intérêt de l'agriculture, leur directeur, M. J. H. Grisdale, qui a remplacé l'année dernière le docteur Saunders, a été prié, au cours de la dernière session du Parlement, d'en faire un exposé complet devant le comité permanent d'agriculture et de colonisation. Après une description plus ou moins détailées des fermes et de leurs travaux, M. Grisdale, par les réponses qu'il a faites à un grand nombre de questions, a donné une bonne somme de renseignements utiles. Dans sa démonstration, il prouve que les frais de culture à la ferme centrale reviennent à $11.77 l'acre pour un rendement de $45.47, alors que ces chiffres sont respectivement de $10 et $16.50 pour les exploitations ordinaires de la région.

Ces renseignements ont été réunis en un bulletin de 22 pages qui sera envoyé gratuitement, sur demande au bureau des publications du Ministère de l'Agriculture, Ottawa.

---

M. H. Milton Martin est de retour d'un voyage de deux mois à Vancouver et Victoria. Notre ami, M. H. M. Martin nous adéclaré que la température n'y était pas aussi belle qu'à Edmonton.

* * *

M. Thos. Nadeau est de passage à Edmonton, en route pour Bonnyville, sa résidence, et venant de North Battleford où il a travaillé deux mois.

—Le Dr Tory, président de l'Université d'Alberta, prononcera à Clover Bar Est, le 7 décembre, devant l'Association des Fermiers Unis d'Alberta, un grand discours sur l'éducation.

## UN DANGER A EVITER

## LES PRECURSEURS FRANCAIS DE L'INDEPENDANCE GRECQUE

Au moment où les armées de la Grèce libre et libératrice reprennent le chemin de la Macédoine, sous les regards sympathiques de la France dont les canons, jadis, donnèrent le signal de Navarin, nous aimons à nous rappeler, nous autres Hellènes, que les premiers écrivains par lesquels fut défendue notre cause étaient des écrivains français. C'est pour nous mieux qu'un beau souvenir: c'est, dans cette rude crise, un espoir que les Français d'aujourd'hui ne trahiront point.

Au XVIIe siècle et même au XVIIIe, rien de l'admiration et du respect classique qui s'attachait à l'hellénisme antique ne rejaillissait sur les Grecs.. Seul, au temps de Louis XIV, un écrivain qui a devancé tant d'idées modernes, Fénelon, avait eu un jour comme un accent de prophétie inspirée en parlant du pays qui lui inspira Télémaque: "La Grèce entière s'ouvre à moi, le sultan, effrayé recule; déjà le Péloponèse respire en liberté, et l'Eglise de Corinthe va refleurir; la voix de l'apôtre s'y fera encore entendre. Je me sens transporté dans ces beaux lieux et parmi ces ruines précieuses, pour y recueillir avec les plus curieux monuments l'esprit même de l'antiquité. Je cherche cet aréopage où saint Paul annonça aux sages du monde le Dieu inconnu. Mais le profane vient après le sacré; et je ne dédaigne pas descendre au Pirée, où Socrate fait le plan de sa république. Je monte au double sommet du Parnasse; je cueille les lauriers de Delphes et je goûte les délices de Tempé."

Les Grecs, considérés comme une nation morte et disparue, étaient confondus avec les autres sujets d'un empire mis au ban de la chrétienté. Si on les distinguait encore de leurs vainqueurs, on ne concevait plus pour eux l'indépendance. Voltaire n'osait rêver pour eux que la domination de la Russie.

Il écrivait à Catherine le 12 octobre 1770: "Que deviendrait ma pauvre Grèce? Aurais-je la douleur de voir les Grecs obéir à d'autres qu'à Catherine la Grande?" En réponse, Catherine lui mandait: "Les Grecs aiment mieux l'esclavage que la domination de la Russie, et votre rêve ne semble jamais pouvoir se réaliser."

Pourtant Voltaire la flattait dans l'intérêt de la Grèce: "Si vous étiez souveraine de Constantinople, écrivait-il, Votre Majesté établirait bien vite une belle académie grecque; on vous ferait une "catherinade"; les Zeuzis et les Phidias couvriraient la terre de vos images; la chute de l'empire ottoman serait célébrée en Grèce; Athènes serait une de vos capitales, la langue grecque deviendrait la langue universelle; tous les négociants de la mer Egée demanderaient des passeports grecs à Votre Majesté."

Dans sa correspondance avec Catherine perce un sentiment évident d'intérêt pour les Grecs et pour la conservation de leur nationalité; mais éloigné d'eux comme il l'était par l'absence de rapports, par les dédains de la tsarine et par l'indifférence générale, on n'est pas surpris qu'ils s'accommodât trop facilement de leur servitude.

Du reste, il revenait à la charge le 30 juillet, 1771: "Mais, si, après avoir pris cette Chersonèse Taurique, écrit-il à sa royale correspondante, vous accordez la paix à Moustapha, que deviendra ce beau pays de Démosthènes et de Sophocle? J'abandonne volontiers Jérusalem aux musulmans; mais je serai toujours douloureusement affligé de voir le théâtre d'Athènes changé en potager, et le Lycée en écurie..."

Après Voltaire, le premier écrivain qui combattit hautement l'indifférence de l'Europe envers les Grecs fut le comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France auprès de la Porte, de 1784 à 1792.

Dans un voyage fait en Grèce, en l'année 1776, il avait été frappé de ce qui restait encore de ressources dans ce peuple oublié, et il chercha à rappeler à lui l'opinion dans l'ouvrage remarquable qu'il commença à publier en 1782 sous le titre de: "Voyage pittoresque en Grèce."

"Chez un autre peuple, disait-il, dans son Introduction, je n'eusse été touché sans doute que d'un sentiment de pitié pour des hommes opprimés par la force et courbés sous le joug le plus pesant; mais ces esclaves n'étaient pas seulement des hommes; c'était la postérité des Grecs, et mon respect pour leur nom aggravait à mes yeux leur avilissement.

Ce beau nom déshonoré, tant de gloire humiliée, écartant l'attendrissement qu'inspire un malheur sans opprobre, me révoltaient davantage contre leur lâcheté et leur abjection; c'est ainsi que l'intérêt même qu'ils m'inspiraient me portait à les juger avec trop de sévérité. Je ne pensais point assez à l'assemblage des causes, à l'enchaînement des circonstances funestes qui les ont accablés et qui auraient dû les anéantir sans retour.

"Et depuis l'instant qui les soumit aux Romains, quelle est l'époque où ils eussent pu recouvrer leur liberté? Plus on parcourt l'histoire, plus on voit qu'il n'en exista jamais aucune; le dirai-je, c'est depuis leur asservissement absolu, c'est depuis la prise de Constantinople par Mahomet II que leurs chaînes plus pesantes sont peut-être moins difficiles à rompre: "l'instant qui a consommé leur servitude est peut-être celui qui les rapprochele plus de la liberté. L'espérance peut rester aux vaincus tant qu'ils ne sont pas mêlés sans retour avec leurs vainqueurs."

La guerre actuelle ne confirme-t-elle pas d'une manière éclatante les idées du clairvoyant diplomate qui représentait la France en Orient, il y a cent trente ans?

Docteur P. N. DIVARIS.

## LA PAIX EUROPEENNE

### UN DISCOURS DE M. POINCARE

Le président du conseil, M. Poincaré, a asisté, ces temps derniers, au banquet annuel du comité républicain du commerce et de l'industrie, et il a prononcé un important discours consacré principalement à la situation de l'Europe et aux craintes de guerre générale.

Après avoir constaté que les signes ordinaires de la fortune nationale ont restés presque tous favorables, M. Poincaré a déclaré qu'il n'est pas un Français qui ne souhaite que la prospérité de la France ne soit pas troublée par les événements du dehors.

"Dès le début de la crise orientale, ajoute M. Poincaré, le cabinet que j'ai l'honneur de présider a apporté sa contribution loyale aux efforts de paix et de conciliation qu'ont immédiatement tentés les grandes puissances européennes. La position que nous avons prise a été tout de suite très nette. Elle n'a pas varié et ne variera pas. Nous avons conservé le contact le plus étroit avec nos amis et nos alliés, mais nous avons pensé, comme l'Angleterre et la Russie, que la gravité des circonstances exigeait des conversations générales et que l'Europe tout entière devait chercher à s'entendre sur la solution des problèmes si nombreux et si complexes que pose la guerre d'Orient.

"La conversation générale s'était engagée sans peine avant même le commencement des hostilités et, si la double formule des réformes et du "statu quo" territorial sur laquelle s'est fait le premier accord de la diplomatie européenne apparaît aujourd'hui à tout le monde, après les événements accomplis, comme retardataire et surannée, il ne faut pas oublier que, à la veille de la guerre, elle était celle des Etats balkaniques eux-mêmes et qu'elle a, en tout cas, représenté, à cette date, un effort commun des grandes puissances en faveur de la paix.

"Cet effort n'était pas sans noblesse et la France n'a pas à regretter d'y avoir participé. Nous aurions, au contraire, manqué à toutes les traditions de notre pays et aux devoirs d'une grande démocratie si nous n'avions pas fait avec l'Europe entière, une tentative suprême pour conjurer des rencontres sanglantes.

Le courant a bintôt emporté cette digue provisoire, mais, du moins, les ouvriers qui l'avaient élevée sont restés disposés à reprendre immédiatement, sous d'autres formes, leur tâche collective. Les puissances ont pensé que, pour circonscrire plus librement les hostilités, elles devaient se préparer à une médiation, mais les brillants succès des alliés et les lourds sacrifices qu'ils s'étaient imposés leur donnent chaque jour des droits nouvaux que personne ne songe plus à contester.

"Pour que le moment vienne où la médiation eût plus de chance de réussir auprès d'eux, ne convenait-il pas que l'Europe n'émît aucune prétention sur le fruit de leurs victoires? Telle a été notre pensée lorsque, en parfaite communauté de vues avec la Russie et avec l'Angleterre, nous avons soumis à l'examen des autres gouvernements une proposition qui a peut-être été mal interprétée par une partie de l'opinion étrangère, mais qui n'implique nullement, bien entendu, la méconnaissance des intérêts d'aucune grande puissance en Orient. Des intérêts, dans la question d'Orient, nous en avons nous-mêmes de considérables que nous devons sauvegarder: concessions de chemins de fer et d'éclairage et d'autres services publics; emprunts émis par l'empire ottoman; recettes affectées à la garantie de la dette; écoles françaises; établissements hospitaliers ou charitables; oeuvres de toutes sortes.

"Comment aurions-nous jamais pu admettre que l'Europe pût se désintéresser de la question balkanique? L'idée qui avait réuni les gouvernements anglais, russe et français avait vis-à-vis des Etats balkaniques, le mérite d'une générosité sans réserve et, vis-à-vis du monde, le mérite de la clarté. Elle n'avait pas pour objet et ne pouvait avoir pour résultat d'opposer l'un à l'autre les deux groupements de puissances. Bien loin, du reste, que les entretiens commencés aient été interrompus ou ralentis, ils se poursuivent aujourd'hui avc plus de confiance, et j'ai le droit de le dire avec plus de précision. Le moment viendra de les faire connaître, et vous verrez que le gouvernement, interprète fidèle de la pensée française, a toujours rempli avec conscience son double devoir: prêter à nos alliés un concours effectif et veiller au maintien de la paix européenne."

"C'est le voeu que formulait vivement le premier ministre d'Angleterre, et il ne semble pas possible que son appel ne soit pas entendu, que de tant de volontés sincèrement employées à la conservation d la paix, dit M. Poincaré, il pût sortir une guerre, la plus effroyable sans doute qui se serait abattue sur l'Europe, et qui serait un défi au bon sens universel, à la civilisation et à l'humanité! Nous ferons tout ce qui sera compatible avec la défense attentive de nos intérêts et de notre honneur national pour éviter de telles horreurs.

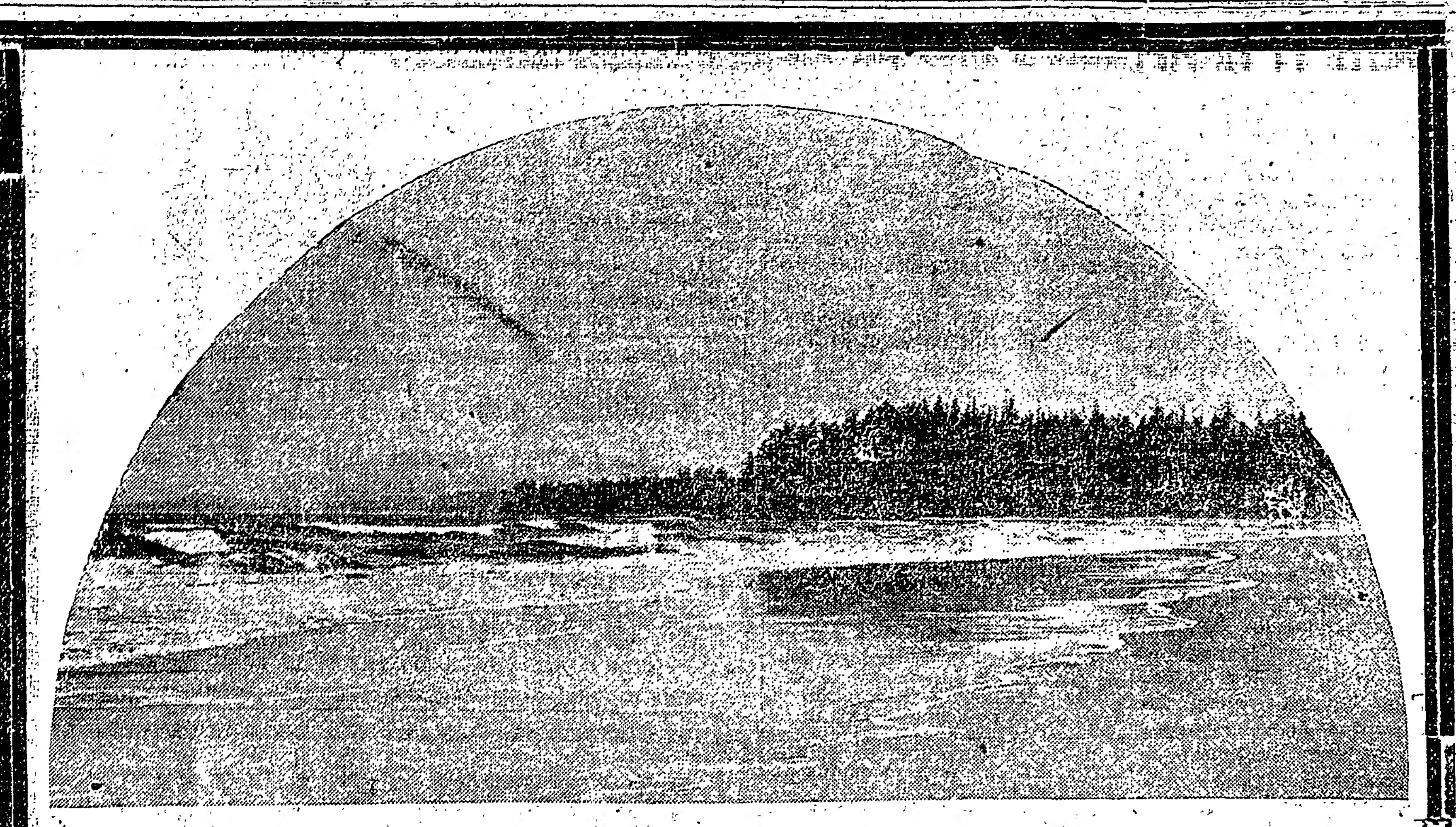
"Les problèmes que soulève le remaniement de la carte d'Orient sont multiples et gros de difficultés. Le gouvernement en poursuivra l'étude avec cette unanimité patriotique qui ne s'est pas un seul instant démentie et qui fait le meilleur de sa force. Dès qu'une libre discussion pourra s'ouvrir, il s'expliquera devant le parlement et il sait qu'il a le droit de compter sur la confiance des chambres, sur leur clairvoyanc et sur leur sang-froid. Il est fier d'être soutenu par l'opinion publique et de pouvoir, avec certitude, parler au nom de la France."

L'assistance a écouté le président du conseil avec une attention soutenue. Si les principaux passages du discours ont été tous chaleureusement applaudis, il en est quelques-uns que les bravos prolongés des convives ont particulièrement soulignés, ceux notamment relatifs aux intérêts considérables que la France doit sauvegarder en Orient, à la nécessité de prêter à nos alliés un concours effectif, à l'éloge du récent discours de M. Asquith et au défi au bon sens et à l'humanité que serait une guerre européenne.









# NOUVELLES BREVES

Québec, 9 — Le steamer Royal George de la Cie du C. N. R. est renfloué et partira demain pour Halifax avec une cargaison de bois.

Calgary, 9 — Deux hommes masqués ont, sous la menace de leur revolver, enlevé $18 au propriétaire du Café Uni, Est Calgary.

Montréal, 9 — Un grand syndicat financier au capital de deux millions de dollars est à la veille d'acheter 125,000 acres en Alberta. Le syndicat qui est sous la direction de M. St. Jarvis, se propose de répartir ces terrains en fermes installées, prêtes à être vendues à des colons.

Paris, 12 ) Le conseil municipal étudie un projet de loi taxant de 5 pour cent les loyers payés par les visiteurs étrangers, soit dans les hôtels, soit dans des pensions privées. Cette taxe ne frappera que les étrangers résidant plus de trois mois dans la Ville Lumière.

—Le congrès des chambres se réunira le 17 janvier prochain, à Versailles, à l'effet de choisir un remplaçant à M. Fallières. On parle beaucoup de M. Léon Bourgeois, ministre du travail.

Londres, 13 — La loi du "home rule, vient enfin de pouvoir subir l'épreuve du comité au milieu de manifestations et de contre manifestations également bruyantes. M. Asquith a reçu à sa sortie une chaleureuse ovation.

—Le duc de Connaught vient d'être nommé colonel en chef du corps de transports militaires de l'armée des Indes.

—A Stockholm, le 10 du courant, le prince Guillaume a remis leurs prix aux titulaires du prix Nobel qui sont pour la médecine: Dr Alex. Carrel, de l'Institut Rockfeller, de New-York; physique, G. Dalen, de Stockholm; Littérature, Geibart Hauptmann, de Berlin; Chimie: divisé entre Prof. Grignard, de Nancy, et Prof. Paul Sabatier, de Toulouse, France. Il n'y a pas de titulaire pour le prix de la paix.

—Une dépêche de Londres, du 15 décembre, annonce la mort de M. Whitelaw Reid, ambassadeur des Etats-Unis à Londres, décédé à la suite d'une courte maladie; son successeur sera probablement M. Myron T. Herrick, ambassadeur à Paris.

—Une grève générale d'un jour a été décrétée en France par les syndicats ouvriers, le 16 décembre, pour protester contre la guerre. Succès partiel.

—Sir Edward Grey, prononçant l'allocution d'ouverture de la conférence inter-balkanique pour la paix, insiste vivement sur la nécessité de conclure un accord sans effusion ultérieure de sang.

—Le ministre de Russie a informé la Chine d'une rupture imminente si le règlement de la question mongole n'intervient pas dans un bref délai.

—La Compagnie du C. P. R. a commandé deux nouveaux bateaux en remplacement du "Lac Manitoba", et du "Lac Champlain." Ces nouveaux bateaux pourront, en cas de guerre, être transformés en unités de combat.

# A TRAVERS LES PROVINCES

### La ligne Edmonton, Dunvegan et Colombie

Le premier tronçon de la ligne Edmonton, Dunvegan et Colombie Anglaise, est presque achevé. Il reste 14 milles de rails à poser. On attend avec impatience la chute des neiges pour les transports.

### Les élections à Morinville

M. Aug. Forget a été élu maire de Morinville; MM. J. N. Côté, Dr A. A. Ferguson, et J. D. F. Morin, conseillers.

### Il nous faut la réciprocité

L'Ouest a donné aux élections générales du 21 septembre 1911, une grande majorité de voix en faveur de la réciprocité. Chaque jour, le rejet de cette mesure par le gouvernement Borden se manifeste comme une calamité pesant sur les destinées économiques du pays.

L'hon. Motherwell, ministre de l'agriculture de Saskatchewan, indiquait l'autre jour au parlement provincial que les fermiers de l'Ouest perdront cette année 14 millions de dollars, du fait de l'absence de réciprocité commerciale avec les Etats.

Sur les 200 millions de minots de blé produits cette année, 140 millions de minots sont encore à vendre, et un stock d'au moins 35 millions de minots restera invendu au printemps. De tels chiffres parlent par eux-mêmes. L'heure est proche où nos fermiers, s'unissant autour du drapeau libéral, montreront aux gens d'Ontario qu'il faut compter avec eux.

### Accident mortel à Lethbridge

Deux ouvriers ont roulé du pont que le C. P. R. construit à Lethbridge et qui est le plus haut pont du Canada. L'un des hommes est mort; l'autre est grièvement blessé.

### L'Immigration au Canada

Ottawa, 12 — Du 1er avril au 1er décembre 1912, 321,058 immigrants sont entrés au Canada; sur ce chiffre 213,023 sont venus par l'Atlantique et 108,035 par les Etats-Unis. Les chiffres portent une augmentation de 14 pour cent sur la même période de l'année dernière.

Durant le seul mois de novembre 1912 il nous est arrivé 20,217 immigrants dont 12,322 par l'océan et 7,895 par les Etats. L'année dernière le mois de novembre accusait seulement 16,059 dont 7,916 par l'océan et 8,413 par le sud.

### A Calgary. — Résultat des élections municipales

M. Sinnott a été élu maire de Calgary par 3,761 voix contre 1,449 à M. Brocklebank.

M. Samis a été élu commissaire par 2,599 voix.

Les échevins élus sont MM. G. H. Ross, Freeze, Frost, Carscallen, Adshead, Wm. Ross, Carson, Ramsay, Cyrichton, Garden, Tregillus, Costello.

Commissaires des écoles: MM. Short, McDonald, Taylor et Newcombe.

# "CES PAUVRES TURCS"

Ce n'est pas une chute, — car il est des chutes nobles, dignes et glorieuses. C'est un effondrement sans dignité.

Et l'on s'étonne, et l'on se lamente! Et l'on s'en va répétant, d'ailleurs avec niaiserie: "Quelle chute, quelle honte!... Cet empire turc que l'on croyait inébranlable; cette armée turque qui passait pour invincible!..." Les gens à courte vue n'y comprennent rien. Ils oublient une loi de l'histoire: que tôt ou tard les fautes se payent; que les jours de l'erreur ici-bas sont comptés; que les empires ou les gouvernements établis sur le mensonge, le vol, l'injustice, l'iniquité, tombent tôt ou tard dans le mépris public.

Or ce "grand empire" turc n'eut pas, dans l'histoire, d'autres bases.

Qu'on ne parle pas ici de sentiment, qu'on ne nous dise pas que les Turcs sont bons enfants, puisque Pierre Loti l'affirme. Certains défenseurs passionnés des Turcs, comme M. P. Loti, — qui semble croire que leur déroute porte atteinte à ses ouvrages les plus célèbres, — se montrent particulièrement acharnés contre les Bulgares. Il ne s'agit pas de sentiment.

D'abord, les Turcs sont musulmans et ils n'ont pas la vérité. Ils obéissent au Coran, qui prêche la satisfaction de bas instincts et l'oppression des faibles par le cimeterre, la force et la volupté. Or, la force est souvent bien faible quand elle se fait tyrannie, et la volupté ruine les peuples comme elle abêtit les individus. A elles deux, ces "puissances du jour" peuvent donner l'impression de la grandeur; Dieu peut les tolérer, à certaines époques, comme des fléaux nécessaires pour châtier les égarés. Cette domination n'a qu'un tmeps. Bientôt l'idole croule... dans sa fange.

L'idole?... Nous en connaissons une qui s'introduit chez nous. Elle s'appelle la franc-maçonnerie. Elle fut, elle est puissante, cruelle et orgueilleuse. Elle a ses adorateurs, qui viennent se prosterner devant elle, fouettés par la peur, ou l'intérêt, ou les passions humaines.

L'idole est jalouse. Elle ne souffre pas qu'on adore le vrai Dieu, le Dieu qui jugera les vivants et les morts. Et c'est pourquoi elle a persécuté, elle persécute encore les vrais enfants de Dieu et de l'Eglise, dont nous sommes et voulons rester. Elle veut chasser Dieu de nos écoles. L'idole est lâche. Elle a jeté hors de leurs couvents les humbles servantes des pauvres et des malheureux. Elle est très forte contre des femmes, ce qui est encore le courage des lâches.

Voilà l'idole! Elle est belle, elle est grande...

Ils l'adoraient aussi en Turquie, cette autre idole. La franc-maçonnerie avait ses créatures à qui nul ne pouvait ou n'osait toucher. Elle avait casé ses adorateurs, pour les récompenser de l'encens qu'ils avaient brûlé devant elle. Peu à peu, avec cette patience persévérante des rongeurs, elle avait envahi l'armée ottomane. Les serviteurs faisaient merveille avec leurs cravates de parade et leurs épées ornées de gemmes. C'étaient, eux aussi, de grands profiteurs. Aux préceptes de leur Coran, qui leur permettait de jouir et de vivre, ils ajoutaient ceux du triangle symbolique, qui leur disait que les places sont aux plus avilis...

Qu'attendre de pareils hommes, animés de pareils principes?

Qu'en attendre?... On vient de le voir. Ils ont fui honteusement en présence des troupes bulgares. Ils n'ont même pas sauvé l'honneur et l'un des rares militaires qui, dans cette défaite foudroyante, ait fait bonne et presque glorieuse figure, Nazim-pacha n'était pas des leurs, n'avait jamais voulu en être. Aziz-pacha, le vaincu, ou plutôt le fuyard de Kirk-Kilissé, était grand-maître de la franc-maçonnerie turque.

Vous trouverez encore des gens pour larmoyer sur le sort de "ces pauvres Turcs!..." La pitié est noble, désintéressée, généreuse. Au moins faut-il qu'elle ait un noble objet. Ceux qui plaignent les Turcs le font par ignorance, intérêt ou sottise. Ne leur dites pas que les Turcs n'ont su, depuis des siècles, que tyranniser les populations chrétiennes; que s'ils ont respecté les missionaires catholiques, c'était surtout par crainte de voir apparaître les cuirassés de France ou d'ailleurs. Ils ne vous écoutent pas. Ils continuent de soupirer: "Enfin... enfin! ces pauvres Turcs!..." Hé oui! "Ces pauvres Turcs!" Mais encore plaignez "ces pauvres" Arméniens, "ces pauvres" Macédoniens, "ces pauvres" Bulgares massacrés sans pitié par ces bachi-bouzouks ottomans, et massacrés parce que, étant chrétiens, ils refusent de plier le genou devant le Croissant. Souvenez-vous des hécatombes de Constantinople en 1897; souvenez-vous des horreurs d'Adana et de Stara-Zagora en 1877. L'effroyable massacre! Toute la journée, dans les rues étroites et basses, on tua. On tua pour le plaisir de tuer dont le Turc est si friand lorsqu'il est déchaîné. On prête — et on ne prête qu'aux riches — quelques atrocités à l'actif des soldats turcs, tel, par exemple, ce divertissement qui consistait à se jeter de l'un à l'autre, dans le plus macabre des sports, des enfants en bas âge pour les recevoir sur la pointe de leurs baïonnettes.

"Ces pauvres Turcs!"

Passons au théâtre actuel de la guerre.

Quand les Turcs, n'ayant pas su défendre leurs positions, se voient contraints de reculer, la férocité remplace chez eux le courage: ils égorgent les chrétiens. Près de Gribovo, en Epire, des bandes d'Albanais musulmans capturent vingt-quatre paysans, les garottent, les conduisent sur une colline, et là... les assassinent. D'autres saccagent le village de Lottiéa, tuant quinze paysans. L'incendie se mêle au meurtre: les hameaux chrétiens flambent, flambent...

Un pope, André Yatovich, a été trouvé mourant dans un fossé, le nez arraché, les mains coupées. Sur les blessures on avait coulé de la chaux vive...

Acclamez donc les derniers exploits des soldats du Croissant. Ils sont grands, beaux, chevaleresques: ils massacrent des enfants et des femmes, ils torturent des vieillards, ils brûlent des hameaux!...

"Ces pauvres Turcs!"

Je sais bien que, chez d'autres peuples, même chrétiens, on vit des atrocités à peu près semblables. La bête humaine était déchaînée. Elle n'avait plus le frein de la religion; et la brute triomphe quand Dieu n'est plus là ou plutôt quand elle le croit absent, — car Dieu est toujours là.

Il est là!... Et la défaite honteuse des Turcs, oppresseurs des chrétiens durant des siècles, est une de ses revanches.

Il est là, Dieu, se riant des complots et des haines, préparant à ses serviteurs des récompenses et des triomphes. Il est là, le vengeur de la veuve et de l'orphelin, le défenseur de son Eglise, et rien n'échappe à son contrôle.

Quand les jours de l'expiation arrivent, il ne sert de rien de s'apitoyer niaisement sur des châtiments des impies et de gémir: "ces pauvres Turcs!" Non, il faut voir plus haut et plus loin et dire: "Le doigt divin est là!... La justice de Dieu passe!... A genoux!..."

XXX.

### UNE MERE INTELLIGENTE

Une jeune demoiselle qui venait de subir, au couvent, ses examens avec succès, disait à sa maman: "Maman, j'ai fait de grands progrès, comme tu vois, dans mes études. Je voudrais pourtant les compléter en apprenant encore la "psychologie," l' "ontologie," la "philologie," la "paléontologie," la...

—"Un instant, ma fille, interrompit la mère. J'ai arrangé pour toi un cours plus pratique et plus pressant, c'est celui de la "soupologie" et de "domesticologie"... Et pour commencer, mets ce tablier, raccommode ces bas, puis tu pèleras ces pommes de terre, et tu prépareras le déjeuner de ton père."





### AU-DESSUS DE L'ATLANTIQUE

La traversée aérienne d'un continent à l'autre est décidément à l'ordre du jour. Après le projet Graham-White, on annonce celui qu'élabore un groupe de capitalistes allemands, préférant placer leurs espérances et leur argent dans un dirigeable que dans un aéroplane.

La traversée en dirigeable s'impose mieux à l'esprit des profanes, le problème paraissant moins difficile et sa solution demandant à l'homme moins d'efforts et de calculs.

L'inventeur du dirigeable transatlantique réclame pour son appareil des qualités remarquables. Il aurait trois cent mètres de long, soit mille pieds environ, la hauteur de la montagne de Montréal, ou de la tour Eiffel, sa largeur serait de cent pieds. Il serait mû par trente-quatre machines à essence, capables de produire cinq mille chevaux-vapeur; il pourrait monter et descendre à volonté, sans avoir besoin de lest ou sans perte de gaz. Sa force d'ascension serait assurée par cinquante-cinq ballons séparés remplis d'un mélange gazeux inexplosible et recouverts d'une armature les mettant à l'abri de la foudre.

Son équipage se composerait de cent deux hommes, et il pourrait en outre porter 216 passagers. Il pourrait faire la traversée en deux jours et coûterait $465,000.

Si ce projet se réalise, si quelques voyages en démontrent la praticabilité et la sécurité, le transport des voyageurs par eau sera bientôt une chose du passé et les relations entre les peuples subiront, pour le bien, espérons-le, une profonde modification.

### SAINT-ALBERT

Vendredi, 13 décembre, un jeune garçon du nom de G. A. Kendall se présentait chez notre ami, M. Legault, négociant, avec un chèque de $89.89, signé par M. Geo. Ryan, de Rey, Alta. Ayant quelques doutes quant à l'authenticité du chèque, notre ami téléphona à M. Ryan qui affirma n'avoir signé qu'un chèque de $12. Il s'agissait donc bien d'un faux. Le délinquant a été arrêté par la police montée et subira son procès prochainement.

# NOUVELLES LOCALES

M. M. Kimpe, autrefois vice-consul de Belgique en notre ville, vient d'être nommé consul en remplacement du regretté Dr Rouleau, de Calgary. Le nouveau consul, à qui nous adressons nos félicitations, continuera comme par le passé à résider à Edmonton.

* * *

Le délai pour l'obtention des licences d'automobile expire le 31 décembre; les propriétaires d'autos devront faire application avant le 1er janvier prochain, s'ils veulent obtenir un renouvellement. Nous rappelons que les droits sont de $11 pour les automobiles et de $4 pour les motocyclettes.

La nouvelle plaque pour 1913 est rouge avec chiffres blancs. Sur le côté gauche par rapport au conducteur est représenté l'écusson aux armes de la province surmontant le mot "Alta."

* * *

M. Léonard Lafond, de Lafond, Alta, est de passage pour affaires dans notre ville.

* * *

Mercredi dernier, 11 decembre, la police d'Edmonton a fait une descente chez un Chinois du nom de Lee Pork et y a saisi une quantité considérable d'opium. Au prix où en est actuellement ce narcotique, par suite de la récente prohibition chinoise, il y avait là une véritable petite fortune. La maison était, dit-on, fréquentée par de nombreux blancs, et spécialement par des femmes vouées au terrible vice de fumeuses d'opium.

Malheureusement le Chinois se trouvait seul au moment de la visite des policiers.

* * *

De passage en ville, M. Mauria, d'Athabasca Landing, qui a fait en notre ville d'importants achats.

* * *

Le Dr Hoppe, de San Francisco, descendu au King Edward Hotel, et dépositaire de capitaux que l'on dit très importants, a envoyé une équipe d'ingénieurs et d'arpenteurs dans la région de la Smoky et de la Muskeg river. Le Dr Hoppe y a loué une propriété minière de l'étendue de 28,000 acres pour une durée de 42 ans. Ces terrains renferment, dit-on, les plus riches gisements de charbon dur, dit semi-anthracite, qu'il y ait au Canada.

* * *

M. A. Brazeau, agent canadien-français aux guichets de la gare du Grand Tronc, a été installé dans son nouvau poste la semaine dernière par M. W. J. Quinlan. Ce dernier est fort aimablemnt venu nous voir à nos bureaux. Nul doute que cette nomination sera bien accueillie parmi les nôtres. M. W. J. Puinlan lui, est agent voyageur pour l'Est et l'Europe. Félicitations et bons souhaits.

* * *

Le bureau de poste de l'avenue Whyte qu les habitants de Strathcona doivent à l'administration Laurier est entièrement oublié et négligé par le nouveau régime. Nulle horloge encore n'y tinte et bien des aménagements intérieurs sont inexistants. Tous les avantages que les Edmontoniens doivent au parti conservateur sont de ce genre.

* * *

La ville d'Edmonton a commandé à la maison Morrel et Nichols, de Minneapolis, un plan complet de travaux d'embellissement qui mettra notre capitale de 50 ans en avance sur les autres villes de l'Ouest. 20 millions de dollars seront dépensés.

* * *

Une dame Béatrice Favthrop, en service chez M. Gordon, côté sud, s'est grièvement brûlée en voulant allumer son feu avec de l'alcool de bois. On n'a que peu d'espoir de la sauver.

* * *

**Parce que la ville s'accroît trop rapidement les hôpitaux d'Edmonton sont tout à fait insuffisants.**

D'après le Dr Whitelaw, médecin du service de santé, le fait que les hôpitaux d'Edmonton ne peuvent suffire au nombre des patients, est dû à l'accroissement de la ville, et non à de mauvaises conditions sanitaires. La statistique des épidémies indique au contraire très peu de cas de maladies infectieuses. Mais la population s'est augmentaée si rapidement que de nouveaux hôpitaux sont dès à présent nécessaires. Avant-hier, il y avait à l'hôpital Royal Alexandra, 75 lits pour 80 malades. L'hôpital général, l'hôpital de la Miséricorde refusent des admissions. Il est temps pour nos édiles de remédier à cet état de choses.

* * *

Nous rappelons que les prix indiqués dans le dernier numéro du "Courrier" pour le voyage Edmonton - Paris - Lourdes - Rome comprennent les frais de chambres d'hôtels, d'omnibus aux stations, d'excursions et de guides.

* * *

Descendus au Richelieu: MM. Alex. Garneau, de St-Paul des Métis, et sa famille; W. Larivière, de Redwater; F. Gibeault, de Vancouver; O. Lavigne, de Winnipeg.

## LE PREMIER AVIATEUR TUE A LA GUERRE

Vienne, 9 — Le Dr Jules Constantin, aviateur français au service des Bulgares, récemment décoré pour sa bravoure par le roi Ferdinand, est le premier aviateur qui ait été tué à la guerre.

Parti du village de Surma pour une envoyée au-dessus des lignes de Tchatalja avec l'intention de jeter des bombes sur les troupes turques, le Dr Constantin est disparu soudain avec son biplan et a atterri près du camp bulgare, on l'a retrouvé mort avec une blessure horrible à la poitrine; les ailes de l'aéroplane ont été percées par des balles. D'après les instruments il avait atteint une altitude de 4,000 pieds. Il avait photographié les lignes turques; il appert qu'après avoir été frappé d'une balle il a pu guider un peu sa machine pour retourner vers le point de départ.

# CHRONIQUE MONDIALE

En France la rentrée des Chambres a eu lieu le 5 novembre. Elle avait été précédée du congrès radical. Tous les ans, vers la même époque, les radicaux et les radicaux-socialistes tiennent leurs assises plus ou moins solennelles. Cette année, c'était la ville de Tours qui avait l'honneur de recevoir ces messieurs. Le congrès était présidé par le mémorable M. Combes. Cela lui donnait tout de suite son cachet. Il a été à la fois désordonné et rageur. On y a naturellement déclamé contre le cléricalisme, contre la politique d'apaisement, qui n'est pas si redoutable que cela, et contre la représentation proportionnelle, soutenue, s'est écrié M. Combes avec un air sinistre, "par tous les partis de réaction, par tous les adversaires du régime républicain, par tous nos bonapartistes, tous nos royalistes, tous nos nationalistes."

La note dominante du congrès a été nettement antiministérielle, quoique quatre ministres aient envoyé leurs excuses et leurs sympathies. Il y a eu une séance en comité secret "secret mais pas discret", suivant l'expression d'un chroniqueur. Ça été un véritable charivari. A un moment donné, le président du comité, M. Debierre, a pris son chapeau pour s'en aller en s'écriant: "Sommes-nous donc ici dans une maison de fous?" Quelques membres du congrès, M. Ferdinand Buisson, M. Abel Ferry, M. Bonnet, ont essayé de défendre la représentation proportionnelle. Ils ont été éhués. Et l'assemblée a voté un ordre du jour repoussant la représentation proportionnelle et le quotient élecelectoral, et déclarant compter sur la sagesse, la fermeté et l'entente des républicains de la Chambre et du Sénat pour réaliser la réforme électorale, par un scrutin élargi, sans dérogation au principe majoritaire". Elle a aussi dénoncé le "haut état-major réactionnaire, qui a reconquis, dans les bureaux du ministère de la guerre, une influence néfaste." Enfin elle a réclamé violemment l'application des lois contre les congrégations. "Non, non, — écrit dans le "Correspondant" M. Bernard de Lacombe — l'esprit des jacobins n'a pas changé, il est toujours le même: divisons, persécutons afin de mieux profiter; tout est là. Mais que penser de ces gens qui, pendant qu'un lourd malaise pèse sur l'Europe remplie du bruit des armes, en restent à ces rengaines? Et ils tiennent une place en France!"

La session qui vient de commencer sera principalement consacrée au vote du budget de 1913 par la Chambre des députés, et à la prise en considération de la loi sur la représentation proportionnelle par le Sénat. Les Chambres françaises vont faire un sérieux effort pour disposer complètement de la besogne de l'année avant la prolongation, fin décembre. Vers le milieu de janvier, à l'ouverture de la nouvelle session et à la reprise des travaux parlementaires pour 1913, le Parlement devra procéder à la réunion de l'Assemblée ou du Congrès national pour l'élection du nouveau président de la République.

Si ce n'est pas M. Poincaré lui-même qui est choisi pour occuper la suprême magistrature, son ministère semble devoir durer. Il donne satisfaction à l'opinion française quant à la politique extérieure. Il se montre vraiment national, et les bons citoyens lui en tiennent gré. Malheureusement, dans sa politique intérieure, tout en paraissant animé d'un esprit moins sectaire que ses prédécesseurs, il n'a pas la force de se dégager des errements suivis par eux. Le discours prononcé par le premier ministre à Nantes, le 27 octobre, met bien en lumière ce double caractère de sa politique. Comme le fait observer le chroniqueur d'une grande revue française, il est permis d'y distinguer deux documents, qui répondent à chacune des deux tendances du ministère: un document d'inspiration parlementaire sur la politique intérieure, et un document d'inspiration nationale sur la politique extérieure. Dans le premier on entend l'homme politique qui disait à M. Charles Benoit, il y a quelques mois: "nous sommes séparés par toute la question religieuse". On y rencontre la conciliation entre les groupes de gauche, la défense de l'école laïque, une attitude pleine d'optimisme à l'égard des instituteurs, en un mot "la formule enveloppée, mais authentique, de la conception antireligieuse" qui, depuis trente-quatre ans, prévaut dans la législation française, dans toute la politique intérieure, et divise irrémédiablement les citoyens français. Ecoutez au contraire M. Poincaré, parler de politique extérieure: "Le gouvernement a besoin du concours de tous les républicains, il a même besoin de la confiance de tous les Français... Tout doit conspirer, dans le pays, à mettre en pleine lumière la conception de l'intérêt national et à reléguer au second plan les intérêts particuliers... C'est à la France tout entière que nous demandons aujourd'hui de nous donner, par sa confiance et par son unanimité politique, la force de faire entendre, dans les négociations qui se poursuivent, sa voix et sa pensée." Il n'y a pas à s'yy tomper, voici "le document d'inspiration nationale, le document qui témoigne du réveil traditionnel et français". Commentant ce discours, à la fin d'une longue étude sur la situation en France, et après avoir démontré que le gouvernement actuel, malgré tout un aspect condamnable de son programme législatif, vaut mieux que les précédents, M. Yves de la Brière écrit dans le dernier numéro des "Etudes": "Dans sa politique extérieure le ministère Poincaré peut compter sur le loyalisme absolu des adversaires déclarés de sa politique religieuse. Mais lui-même, sachant ce qu'est en France le catholicisme, voudra-t-il comprendre quel antagonisme profond il y a entre une politique extérieure vraiment nationale et une politique intérieure de laicisation, ou, pour parler clair, d'anticatholicisme?"

## DE RETOUR PARMI NOUS

Notre rédacteur en chef et ami, M. Alex. Michelet, est de retour d'un voyage d'affaires dans le nord, entrepris en compagnie de MM. A. V. Pujebet et P. Maître.